

Le français  
jusqu'à quoi ?

# Circuit

Magazine d'information sur la langue et la communication

Numéro 23, décembre 1988



La BD,

lire entre  
les cases

L'éditeur  
du **BON  
USAGE**  
VOUS  
présente  
son bon usage  
de l'anglais...

En vente  
dans toutes les  
bonnes librairies.



ATTAL  
grammaire  
et usage  
de  
*L'anglais*

DUCULOT

GRAMMAIRE ET USAGE  
DE L'ANGLAIS  
15,5 x 24 cm — 992 pages  
1987 69,95 \$  
2-8011-0693-3



DICTIONNAIRE  
DES FAUX AMIS  
FRANÇAIS-ANGLAIS  
15,5 x 24 cm — 792 pages  
1988 49,95 \$  
2-8011-0765-4

et un ami  
indispensable

Les ouvrages des Éditions Duculot sont distribués au Canada par:



ÉDITIONS DU RENOUVEAU PÉDAGOGIQUE INC.  
8925, boul. St-Laurent, Montréal (Québec) H2N 1M5 Tél.: (514) 384-2690

# Pour commencer

**A**près plus de cinq ans d'activité, **Circuit** en arrive à une étape où il éprouve le besoin de faire le point, de mesurer l'étendue de ses réalisations et de penser à l'avenir. Ce travail, il a commencé à l'entreprendre sous l'impulsion de Johanne Dufour qui, pendant deux ans, a assuré la direction de la publication.

À la cours des prochains numéros, vous aurez l'occasion de constater les résultats de cette réflexion. L'un des plus manifestes se traduira par une plus grande importance accordée à l'actualité, au sens proprement journalistique du terme. Jusqu'à maintenant, les grands dossiers de **Circuit** ont presque exclusivement traité de situations propres à intéresser les anglophones : technologie, langues autochtones, réglementation linguistique, etc. Cette façon de traiter l'information ne manque certes pas d'intérêt, ainsi qu'en atteste l'accueil fait à nos dossiers.

Il importait cependant de rendre compte des événements qui marquent notre vie socio-professionnelle. Que le lecteur s'attende par conséquent à ce que l'équipe de **Circuit** présente à l'occasion des dossiers inspirés par l'actualité et susceptibles de l'intéresser dans sa vie professionnelle. Dès le prochain numéro, vous aurez une idée de ce que nous vou-

lons faire puisque nous publierons un dossier sur certains événements qui ont marqué la pratique de notre profession dans le secteur privé.

Cette nouvelle dimension — qui n'exclut certes pas la première — supposera de la part de l'équipe l'adoption de règles journalistiques rigoureuses. **Circuit** s'y emploie déjà et se faisant aider par des journalistes professionnels.

Le présent numéro constitue pour sa part, ainsi que l'ont voulu les responsables du dossier sur la bande dessinée, un cadeau de Noël aux lecteurs de **Circuit**. Nous vous invitons donc à dépouiller notre arbre, sous lequel vous trouverez toutes sortes de présents, petits et grands. Attention aux surprises, car ceux qui fréquentent peu la bande dessinée découvriront un univers qui va bien au-delà du divertissement pour adolescents, sans l'exclure toutefois, Dieu merci !

Signalons par ailleurs, dans la chronique *Des livres*, des critiques d'ouvrages qui ne manquent pas d'intérêt. Si l'une fait l'éloge de lexique de la bureautique intégrée, publiée par Bell Canada, les autres invitent le lecteur à une certaine prudence. Citons entre autres le *Dictionnaire du français Plus*, dont on atten-

dit beaucoup. Entreprise risquée que de vouloir adapter à la réalité québécoise un dictionnaire publié en France ? Lisez l'article du lexicologue Lionel Boisvert, vous en retirerez de quoi vous faire une idée.

En ce qui me concerne, c'est avec joie que j'ai accepté la direction de **Circuit**. L'équipe qui s'y est constituée au fil des ans a acquis une grande maîtrise de son travail. Notre dizaine de titulaires de chronique, notre demi-douzaine de réviseurs, nos collaborateurs de l'extérieur (directrice artistique, photographes, typographe, imprimeur et représentante publicitaire) et par-dessus tout, nos deux coordonnatrices de la production — Solange Lapierre et Marie-Hélène Gauthier — ont fait que je n'ai pas trop hésité à accepter la responsabilité que l'on m'a proposée. Continuez à nous lire et à nous faire connaître, d'agréables surprises vous attendent.

Je tiens à remercier spécialement Johanne Dufour, à qui revient une bonne partie du mérite de laisser derrière elle une publication en aussi bon état. Mon travail n'en sera que plus facile... et agréable ! ■

Pour le comité,  
**Pierre Marchand**

## Circuit

N° 23, décembre 1988

### Dossier : La BD, lire entre les cases

3

Dans ce dossier, il en fallait pour tout le monde. La traduction des titres, pas évident. La traduction des noms propres, pas top-à-côté. Le serbo-croate rend-il justice à l'humour guéris ? Nada Bergan décorique *le Château de César*. La BD scolaire a-t-elle sa raison d'être ? Vérifiez-le avec un spécialiste, Jacques Samson. La BD est-elle aussi infantile qu'on se plaît à le dire ? Johanne Dufour a examiné de plus près ce que cachent ces innocents dessins.



Page ouverte sur 1988

### Sur le vif

18

Mission impossible que la francisation de l'informatique ? Le CAH veut se mettre à l'ouvrage. □ Qu'est-ce que le Centre Jacques-Amyot ? Nos amis les Français s'affairent à l'organisation de la traduction et de la terminologie sur leur territoire. □ Échappées sur le futur : à combien de congrès êtes-vous l'an prochain ?

### Des mots

19

Véronique Décaet livre une fine analyse du logo et de son environnement.

### Des revues

22

Zélie Guérel a lu pour vous trente-trois journaux et magazines dont quatre. *Tête à l'air Chronique*, *Traduire*, *Translator News* et *Capital Translators* pourraient tinter à vos oreilles (combien gâcheront les traducteurs...?)

### Des livres

26

Seize nouveautés saluées de quatre critiques renchies critiques : *Le dictionnaire du français Plus*, une analyse de lexicologue Lionel Boisvert ; plus de problèmes que de solutions ? *Grammaire et usage de l'anglais*, à lire avant d'acheter. *La bureautique intégrée*, excellent ouvrage, très recommandé. Et Claude Bedard, fielle à lui-même, présente un nouveau titre en traductice.

### Faits, dits et chiffres

30

Les nouvelles perles de Jean Deslisle. À combien d'exemplaires le *Dictionnaire thématique visuel* s'est-il vendu ? Pourquoi l'Université d'Ottawa interdit-elle explicitement à ses étudiants de s'amuser ?

### Des techniques

31

Quelle différence font les traducteurs entre leur machine à écrire et le 'T' ? Aucune, semble-t-il, si ce n'est pas les manuels de l'utilisateur... Une mise au point de Pierre Marchand.

## À propos de la traductique

À la suite de notre numéro spécial sur la traductique, Antoine Berman, délégué général du Centre Jacques-Amyot, Paris, nous signale qu'il a été le premier à défendre activement ce néologisme, tant en France qu'au Québec. C'est dans le volume collectif *Les tours de Babel* (éd. Trans-Europ-Repress, Toulouse, 1985) qu'il a employé pour la première fois ce terme.

### Erratum

Dans l'article de Pierre Auger, *Le travail du terminologue amélioré et simplifié* (n° 22), le chapitre devait se lire comme suit: « L'implantation de la micro-informatique et de la bureautique intelligente "changera" au jour le jour l'environnement du travail du terminologue ». Précisons qu'en journalisme l'espace qui a été révisé se charge des titres, chapreaux et intertitres; on ne s'en sert généralement pas attribuable aux auteurs.

N.D.L.R.

Sur le *vif* nous présente rapidement le Centre Jacques-Amyot, mais nous y reviendrons dans les numéros à venir puisque c'est le Centre qui se charge de la diffusion de **Circuit** en France. À ce propos, voici ce que pense A. Berman de la revue: «... Avec *Language Montbij*, il s'agit probablement du meilleur périodique existant en matière de traduction, de terminologie, de rédaction et de questions linguistiques. - Voilà qui est plaisant à entendre!

N.D.L.R.

## Circuit sur les rails

Toutes mes félicitations pour le magnifique travail accompli dans **Circuit**. Le numéro de septembre m'a particulièrement frappée par la qualité, la pertinence et la variété de son contenu. Sa présentation respire le dynamisme.

Nycole Bélanger  
Canadien National



TRANSLATEC CONSEIL LTÉE  
393-9393

TECHNITRANS INC.  
393-1366

Modem/télécopie G.I, II, III 393-1373

Publié quatre fois l'an par la  
Société des traducteurs du Québec



1010, rue Sainte-Catherine Ouest  
Bureau 540  
Montréal (Québec) H3B 1G4  
Tél. : (514) 861-1783

Représentante au Conseil de la STQ  
Monique C. Cormier

Direction  
Pierre Marchand

Coordination  
Solange Lapiere et Marie-Hélène Gauthier

Rédaction  
Monique C. Cormier (*Des livres*), Jean Delisle (*Faire, être et chiffrer*), Marie-Hélène Gauthier (*Des mots*), Paul Hogue (in *Des romans*), Nada Kouran (*Sur le vif*), Solange Lapiere (*Outlook*), Pierre Marchand (*Des techniques*) et Marie Proulx (*secrétaire du comité*).

Dossier  
Jeanine Dufour, Marie-Hélène Gauthier et  
Raymond Tourangeau

Révision  
Fénelonne Beaulne, Michèle Cossette, Marcelle Gendron, Marie-Claire Lemaire, Robin Pélissier, Marie-France Rousseau

Direction artistique  
Lise Gascon

Illustrations  
Lise Gascon, Luc Gauthier, Benée Lévy

Traitement de texte  
Martine Mercier

Composition typographique  
Mardigrat

Impression  
Avenir des sources

Publicité  
Anne Marie Malbois (Jean Séguin et Associés  
514) 748-6561)

Toute reproduction est interdite sans  
l'autorisation de l'éditeur et de l'auteur.

La rédaction est responsable du choix des textes  
publiés, mais les opinions exprimées n'engagent  
que les auteurs.

L'éditeur n'assume aucune responsabilité en ce  
qui concerne les annonces paraissant dans  
**Circuit**.

Dépôt légal — 4<sup>e</sup> trimestre 1988  
Bibliothèque nationale du Québec  
Bibliothèque nationale du Canada  
ISSN 0621-1876

Tarif d'abonnement  
Membres de la STQ : abonnement gratuit  
Non-membres : 20 \$ par année (30 \$ à  
l'extérieur du Canada). Chèque ou  
mandat-poste à l'ordre de « Circuit STQ »  
(voir adresse ci-dessus).

# Quelques flashes sur la BD



**Depuis plus de dix ans maintenant, la BD est entrée à l'université — haut lieu de la chose sérieuse — par la grande porte de la sémiologie et par la petite porte de la littérature populaire. Est-ce à dire qu'on pourrait en parler sans déchoir !**

par **Jobanne Dufour et Marie-Hélène Gaublier**

**À** PEU près tous les ouvrages sur la bande dessinée présentent leur sujet en soulignant: qu'après avoir été depuis toujours considérée comme puérile, la BD a maintenant ses entrées dans les meilleurs salons.

*Longtemps qualifiée d'infantile, d'aliénante, de vulgaire, de traumatisante, affublée d'autres adjectifs tout aussi définitifs, la BD fut reléguée au rang de sous-littérature dangereuse, tout juste digne d'un condescendant mépris. Par répulsion culturelle, aversion esthétique ou, surtout, par méconnaissance, les « intellectuels » l'ont ignorée, d'autant que son origine américaine, à droite comme à gauche, la rendait particulièrement suspecte. Désormais, grâce à l'action d'amateurs et de fanatiques, à la réflexion sur les mass media, à l'évolution de la pédagogie, la cause est entendue: les bandes dessinées sont fripponables.*

Et, pouvons-nous ajouter, elles sont maintenant reçues dans les entreprises. L'OLF s'en sert pour diffuser de la terminologie, les publicitaires pour vendre, les sociétés pour informer... Des exemples: la Régie autonome des transports parisiens publie *Ticket Story*, histoire d'un Anglais en voyage à Paris. Tout sur le métro: prix du billet, horaire, nombre de stations, attention aux pickpockets, etc. Plus près de nous, la vénérable Hydre Québec doit publier incessamment une brochure sur un sujet controversé, l'effet des lignes de transport d'énergie sur la santé, largement illustrée

à l'aide de BD. L'effet n'est ni infantile, ni aliénant, ni vulgaire, ni traumatisant. Et le recours à la BD permet de présenter une matière complexe épurée, sans aridité.

Par le biais, nous avons justifié en partie le choix de ce sujet dans un magazine habituellement axé sur des thèmes plus proches de la vie professionnelle. L'autre partie de l'explication, c'est le plaisir que nous avons pris toutes deux, avec Raymond Tourangeau, à monter ce dossier. Notre cadeau de Noël à vous tous et toutes.

## Falx Aurca

À mesure que le dossier prenait forme, nos yeux se désillèrent. Nous avions inconsciemment donné des limites arbitraires à un sujet qui éclaire de toutes parts. La BD est un univers, et il a fallu en choisir des fragments, sans jamais prétendre faire le tour de la question.

Premier volet, la traduction des bandes dessinées, sujet presque obligé; sorte de mini-dossier qui s'appuie large-

*Bande dessinée ou B.D., séquence d'images accompagnées d'un texte, relatant une action, dont le déroulement, depuis le début jusqu'au terme s'effectue par vagues successives d'une image à l'autre sans que l'interruption ni la continuité du récit ni la présence des personnages.*

*Cette forme actuelle, la bande dessinée constitue un mode de narration utilisant sans nécessité d'images multiples (sous la forme de « bulles » ou de « balloons ») les réflexions, sentiments ou pensées des protagonistes.*

*Grand dictionnaire encyclopédique Larousse, 1962*



*Gilgamesh le Niprôvite, adaptation de l'épopée de J.-Marie Ruffieux, G. Dargaud, 1987.*





ment sur l'immensément populaire Astérix, lequel a réconcilié beaucoup d'adultes avec la BD. Le seul aspect de la traduction aurait pu remplir nos pages, mais comment se limiter au processus de transformation sans avoir analysé la matière première !

Deuxième volet, donc, l'aspect idéologique : brève analyse de l'exploitation — consciente ou non — qui est faite de ce médium infantile, aliénant, etc. (voir plus haut) pour convaincre en douceur.

Troisième volet, l'utilisation de la BD à des fins pédagogiques. *L'histoire de Dieu en images*, vous connaissiez dans votre jeune âge ? Eh bien, sachez qu'à part les récits bibliques et autres *Classics Illustrated*, il existe aussi *La Philosophie en bandes dessinées*, un Astérix traduit en latin (*Paix Aurea*), et ceci encore. Le *Capital* de Marx aurait même été présenté en bande dessinée... à l'intention des débutants !

Le moyen âge est un thème récurrent dans les bandes dessinées (même les héros de science-fiction portent le heaume et l'écu). La BD est sans pareille pour rendre vivante une époque. Le grand historien Georges Duby a d'ailleurs fait transposer en BD son ouvrage sur Guillaume le Maréchal, chevalier qui a vécu au XII<sup>e</sup> et au XIII<sup>e</sup> siècle.

Quand Philippe Auguste apprit sa mort, il déclara qu'il n'avait jamais rencontré de meilleur chevalier, plus courageux et plus loyal. Le récit de ses exploits fut commandé par son fils à un très bon écrivain, qui travailla très sérieusement (...) Utilisant les informations riches et très concrètes que procure ce document admirable, leur adjointant ce qu'il sait par ailleurs de la société du temps, l'historien peut reconstituer dans les moindres détails ce que fut l'existence de l'homme de guerre (...) J'ai tenté de le faire dans un livre paru en 1984. La matière en est ici présentée sous une autre forme, la bande dessinée plus accessible, qui, j'en suis sûr, aidera à répandre très largement la connaissance exacte et profonde de ce qu'on appelle la féodalité.

Si la tendance actuelle se poursuit, les langagiers seront tôt ou tard appelés à utiliser la BD à des fins didactiques, et l'expérience vécue chez les enseignants pourrait leur être utile. Ceux-ci utilisent de plus en plus la BD pour faire passer leur matière (considérée trop indigeste pour les estomacs douillets des élèves d'aujourd'hui ?). Nous avons demandé à Jacques Samson, professeur et grand spécialiste de la BD, de commenter ce phénomène. Son texte polémique présente un point de vue très personnel.

Enfin, pour river le clou : la seule production française était de quelque 12 millions d'exemplaires en 1983. Aux États-Unis, les chiffres sont difficiles à estimer. La production annuelle de *comic books* se chiffre dans les centaines de millions d'exemplaires. Chaque titre tire en moyenne à un million. *Peanuts* paraît dans 1 500 périodiques. Est-il besoin d'en dire davantage ? ■

1. Michel Peiss, *La bande dessinée*, Paris, Librairie Larousse, 1976, p. 10.
2. *Guillaume le Maréchal*, présenté par Georges Duby, adaptation et dessin de Marie Ruzic, Paris, Denoël, coll. « Histoire », 1987. Tiré de l'avant-propos.

## La BD au Québec : des créateurs en quête d'un public

Quel, hors les fanas, aura en connaissance des nombreuses revues de BD parues au Québec, publiant deux ou trois numéros avant de sombrer ? Mentionnons au hasard : *Made in Kébec* (1970-72, quatre numéros), *Requiem* — la bien-nommée (1979, deux numéros), *Teberg* (1983, cinq numéros). La revue satirique *Croc*, pour sa part, tire à 80 000 exemplaires et tient le coup depuis presque dix ans, mais ne consacre que quelques pages à la BD. Elle a fait connaître *Michel Risque*, de Réal Godbout et Pierre Fournier, qui est le personnage le plus populaire de la BD québécoise : plusieurs albums publiés aux éditions Ludcom racontent ses aventures.

La BD est loin d'être boudée au Québec : on l'enseigne au cégep et à

l'université, et il existe quelques librairies spécialisées (par exemple, Fania-sco, Chez Gaston et Capitaine Québec). Ce qui manque peut-être à la production d'ici, c'est un public prêt à l'accueillir, à vibrer à son côté satirique et ironique. Il semble que les

productions américaines et européennes qui envahissent le marché laissent relativement peu de place pour les créations québécoises. Mais c'est un constat que l'on peut faire dans à peu près tous les domaines de la communication de masse. Signalons enfin une revue de BD, *Bambou*, bien en vie celle-là, puisqu'elle en est à son 11<sup>e</sup> numéro et tire à 6 000 exemplaires. ■

J.D.



*Tic Tac Tic Tac Tic Tac Tic Tac Tic Tac Tic Tac Tic Tac...*  
Bambou, L'ARTS DU QUÉBEC, vol. 2, n° 11, © L'ARTS DU QUÉBEC, Québec, 1988

# Un porc aux oreilles de soie : l'adaptation en BD



**Adapter la BD est une tâche périlleuse. Afin de mieux comprendre les difficultés auxquelles les adaptateurs font face, voyons quelques problèmes et solutions tirés d'exemples de ce qui se fait du franco-belge à l'anglais et de l'anglais au québécois.**

par Paul Fournier

**B**IEN QUE le concept d'adaptation ne soit pas clairement défini par les théoriciens de la traduction, il est un point sur lequel tous s'entendent : quand on parle de traduction de BD, c'est en fait d'adaptation que l'on parle. Même si les personnages, les thèmes traités et l'action demeurent les mêmes, en BD la forme est souvent une composante essentielle du message (les jeux de mots, les références à l'image). De plus, les différences culturelles exigent une conversion dans la langue-cible des traits de culture apparaissant dans la langue de départ. Il y a trois éléments que l'adaptateur peut avoir à réinventer : le dialogue dans les bulles, les éléments textuels dans l'image et les onomatopées. S'il ne réinvente pas, il doit à tout le moins trouver des mécanismes de compensation.

## La correspondance avec les images

En dépit des nombreuses allusions culturelles et historiques qu'on y retrouve, un des exemples les mieux réussis d'adaptation BD demeure sans nul doute *Astérix*. Malgré les difficultés, l'adaptateur réussit souvent à trouver une image ou une idée qui provoquera chez le lecteur de la langue-cible des réactions assez semblables à celles du lecteur de la langue de départ. Il a recherché l'équivalence d'effet.

Paul Fournier enseigne l'adaptation publicitaire à l'Université Concordia et l'anglais au Collège André-Grasset. Il s'intéresse à l'usage de la 3D dans l'apprentissage des langues et aux problèmes d'adaptation en publicité et en BD. Il vient de publier *Language in Advertising: A Deeper Translation* chez Sodilis.

Par exemple, dans *Astérix chez les Bretons*, Goscinny et Uderzo nous présentent Jolitorax, le cousin germain britannique d'Astérix. En voyant Obélix, Jolitorax déclare : « Secouons-nous les mains !... » Obélix, peu familier avec les expressions anglo-saxonnes, prend le calque dans son sens littéral et secoue vigoureusement le cousin. Dans l'adaptation, « Let's shake hands » n'a plus rien d'incongru. Il faut donc remplacer l'incongruité manquante, à défaut de quoi l'image n'a plus aucun sens. L'adaptateur l'a fait quelques images plus tard. En anglais, Astérix présente son cousin germain comme « my first cousin once removed » à qui Obélix, comme l'image nous le démontre, donne une poignée de main enlevante. Pour respecter l'image, on passe donc de « secouer » à « remove ».

D'autres expressions faisant partie intégrante du dessin doivent aussi être traduites. Ainsi, toujours dans *Astérix chez les Bretons*, sur la cheminée d'un couple anglais on peut lire : « Foyer doux foyer ». En français l'incongruité est évidente. On fait un clin d'œil à la culture anglo-saxonne. Une traduction par « Home Sweet Home » n'apporterait rien à la version anglaise. L'adaptateur a choisi « Bless this hut ». Deux éléments apparaissent ainsi incongrus : l'idée rustre de « hut » et l'anachronisme de la formule.

## Le registre

Une autre série belge connaît beaucoup de succès chez les anglophones. Lucky Luke, personnage américain conçu en français, pose un problème différent. Il parle un français normatif qui passerait sans doute mal en anglais normatif. Comment le public

américain accepterait-il l'image du cowboy viril, et encore plus, des vilains, si ceux-ci ne s'exprimaient pas comme des brutes du far west ? Un récent article de *English Today* nous



Lucky Luke, Mars 1968, © Goscinny

apprend que John Pint, l'adaptateur à vu de nombreux westerns et consulté de vieux livres sur le slang des cowboys avant de traduire vers une langue américaine à saveur authentique du far west. Ainsi, quand un vilain dit à Lucky Luke : « Impossible, étranger. Nous sommes attendus à Abilene pour une partie de poker très importante. Désolé », en américain, on retrouve : « No dice, stranger. There's a mighty important poker game comin' up in Abilene an' these nags are gonna get us there. Tough luck ! »

## Les idiotismes et formules courantes

Dans la même veine, l'article rappelle qu'au-delà des problèmes de niveau de langue et de ton, l'adaptateur doit respecter l'importante composante culturelle en BD. C'est pour cette raison que les adaptations amé-

YOUHOU! LES  
COPAINS! NOUS  
SOMMES LÀ!

YOOHOO!  
WE'RE BACK, BOYS,  
WE'RE BACK!

YOO HOO!  
HEY GUYS,  
WE'RE BACK!

ricaines et anglaises d'Astérix sont différentes. Ainsi, au terme de *La grande traversée*, Obélix se croit en Gaule. Il annonce : « Youhou ! Les copains ! Nous sommes là ! ». L'adaptateur américain a choisi : « Yoo hoo ! Hey guys, we're back ! ». L'adaptateur anglais a préféré : « Yoo hoo ! We're back, boys, we're back ! ».

Il arrive aussi que les auteurs imitent en français l'ordre des mots anglais. Dans *Astérix chez les Bretons*, pour reproduire la structure anglaise « Une romaine patrouille ! », l'adaptateur ajoute des titres langagiers habituellement associés aux Britanniques : « I say, a Roman patrol, don't you know ! » pour bien marquer l'origine britannique du personnage.

### La compensation

Afin de compenser les pertes nombreuses d'éléments incongrus, base de l'humour, les adaptateurs de BD ont recours à un mécanisme courant : l'adaptation des noms de personnages. On veut ainsi donner à l'ensemble un ton humoristique égal à celui de l'original. Achille Talon devient donc Walter Melon, une référence à son apparence physique, le druide Panoramix devient Getafix, comme s'il était un revendeur de drogues, le barde Assurancetourix voit ses talents de chanteur mis en doute en prenant le nom de Cacophonix.

### L'adaptation québécoise

Cette *Croc* qui publie *The Far Side* sous le titre de *En direct de nulle part*, la source la plus en vue d'adaptation de BD au Québec est *La Presse*.

Plusieurs bandes quotidiennes provenant d'agences américaines de distribution sont adaptées par des journalistes ou autres membres du personnel. Les difficultés sont nombreuses : les délais de production courts, la coordination entre les différents paliers qui ne se fait pas toujours (ainsi les lundis matin pénibles de Garfield n'ont plus aucun sens quand on les publie, comme c'est souvent le cas, un jeudi), les connotations politiques et sociales (qui font que l'Action de grâce, américaine d'ailleurs, a lieu dans *La Presse* autour de Noël), les niveaux de langue, le nombre limité de mots que permettent les bulles et, finalement, le fait que, dans une bande composée de trois images, l'humour, beaucoup plus fréquemment que dans les albums belges, vient d'un élément déclencheur qui fait appel à la fois au texte

Dans d'autres cas, l'image fait partie intégrante du texte. Il faut alors repenser l'humour en acceptant la perte. Ainsi, dans *Animal Crackers*, un oiseau demande à un autre oiseau au bec démesuré : « How' you doing, Bill ? ». L'oiseau au bec géant répond : « How do you know my name ? ». En français, il faut tout reformuler, Bill et



Hager-Earnst, Dick Bruna, © King Features Syndicate, 1987.



Peanuts, Schulz, © United Feature Syndicate, 1986.

et à l'image. Dès qu'une bande n'est pas traduisible de façon littérale, les difficultés s'accumulent.

### Des D-moins assassins...

Ainsi, dans *Peanuts*, Peppermint Patty fait un exposé des « Killer bees » et termine en nous confiant qu'elle a bien plus peur des « Killer D- ». Les résultats scolaires notés en lettres sont un trait culturel propre aux Américains. La traduction littérale publiée dans *La Presse*, « Moi j'ai peur de ces "D moins assassins" ! », ne signifie rien pour un francophone puisqu'il n'y a aucun lien entre « abeille » et la lettre B en français.

Les proverbes que de nombreux personnages citent dans les BD doivent faire l'objet d'une attention particulière. Ainsi, Helga, faisant la morale à son mari, lui dit : « You can't make a silk purse out of a sow's ear. » *La Presse*, bien qu'aucune référence à un porc ne soit faite dans les illustrations, nous offre : « On ne peut faire une bourse de soie avec une oreille de porc ». Comprenez qui pourra.

bec ne permettant pas de maintenir l'ambiguïté anglaise. Une solution telle que « Donne moi un gros bec. Est-ce que je peux faire autrement ? » serait supérieure au « Comment ça va, Bill ? » de *La Presse*, qui prive encore une fois le lecteur de toute intelligibilité.

La fréquence des termes du type « gonna », « wanna », « slob » dans la BD américaine a amené *La Presse* à développer un niveau québécois où « J'suis » s'utilise, mais pas « Chu ». « Slob » est soulevé d'un niveau en « ours mal dégrossi ». Le niveau de langue en général un peu plus élevé du français est ainsi respecté.

Par manque de ressources financières, on ne touche pas à l'image. Ainsi, des onomatopées telles que « snap », « slash » et « sploosh » demeurent inchangées même si elles ne collent pas aux sons que le français aurait utilisés dans des circonstances semblables. Malgré tout, les adaptateurs ont fait un effort pour donner un contexte québécois, comme dans *Thor* où l'on peut lire : « Ici, nous

voyons un phare isolé dans la province de Québec au Canada ». Toutefois, en dépit de cet effort, le lecteur est bombardé de calques et de fautes d'orthographe.

### Pauvre adaptation !

Que peut-on conclure au sujet de la BD qui se publie en adaptation ? Puisque le discours de la BD se fonde sur l'analogie, la dépendance des traits culturels et la reconnaissance du rôle des valeurs et croyances, l'écart entre ces éléments de l'anglais au français et vice versa n'est pas assez large pour empêcher qu'un adaptateur à qui on en donne les moyens puisse faire du bon travail. Le problème au Québec tient au marché restreint : on publie sans accorder à l'adaptation les budgets nécessaires. Si on publie les « comics » américains, c'est qu'ils ne coûtent pas cher. Les



Animal Crackers, Roger Sollen, © Tribune Media Services, 1985.

éditeurs ne veulent donc pas en doubler le coût pour les adapter.

Mais consolons-nous ! Si le style, le ton et le niveau de langue sont parfois boîeux, il demeure que la disposition et la présentation sont naturellement intelligibles aux locuteurs de langues européennes. On ne peut que sympathiser avec les adaptateurs qui tra-

vailent dans des langues où l'ordre de lecture est différent et où certaines allusions culturelles risquent d'être mal interprétées. ■

## Irréductiblement gaulois !

### Sur la traduction serbo-croate du Cadeau de César

UN VILLAGE et des Romains rebaptisés ? En partie. Plus de Pancramix, mais un sage Aspirinix ; pas d'Assurancetonix, mais un entêté Tamburix (luth bier yougoslave que la *tambura*) ; un Odralphabéix devenu Analfabéix ; Orthopédix converti en un Lozovix (tout au

commerce des produits de la *loza* ou de la vigne) ; Bonemine consacrée Petunja ; Idéix qui répond à Garovix (chien noir)...

Des onomatopées bien serbo-croates. Un *kukuriku* qui n'a point l'accent français, le *zving* du gaive, un *ps /* qui est bien *su chad /*, des

*blap* d'aplatissement, la *kyriel e top blap bug* du marteau, un *jaa* qui vaut un bon *ben* d'hésitation, etc.

Les mérites bandes dessinées, sauf pour la page couverture, débordantes d'expression et d'amour. Des dialogues sans véritables accrocs aux règles de la traduction. As-t-ils slavisé ? C'est encore l'original français qui rend le mieux, et un tout bien homogène, enlevé et enlevart, ce monde de Gaulois et de Romains. ■

Nada Kerpan



Le Cadeau de César, Gekovici et Todor, © Corgnac, 1974.



Adapté Gekovici Todor, © NISZ, Paris, 1987.

MARCASSIN, MARCASSIN, PLUS QUE TOUT MELON FIN\*

\* Cette mélodie existe encore de nos jours. Se chante : « Il y a des jours où je ne suis pas... »



# A Book by Any Other Title

**Quand l'on considère le souci de fidélité de tout bon traducteur, il est évident que la traduction d'un titre peut être un vrai casse-tête.**

par Faith J. Cormier

**T**RADUIRE un titre n'est pas facile. Un bon titre doit exprimer brièvement l'essentiel d'un ouvrage sans trop expliquer l'intrigue. De plus, c'est souvent ce qui attire d'abord le lecteur ou l'acheteur. Les titres des bandes dessinées ne font pas exception.

Examinons ce qu'ont fait les traducteurs de la série Astérix. Bien souvent, la bonne vieille traduction directe, pour ne pas dire littérale, a bien fait leur affaire. Par exemple, il y a tout un groupe de titres à caractère géographique ou ethnique qui ont été traduits littéralement, dont : *Astérix et les Goths/Astérix and the Goths*, *Astérix chez les Bretons/Astérix in Britain* et *Astérix en Corse/Astérix in Corsica*. Il en est de même pour plusieurs autres, comme *Astérix le Gaulois/Astérix the Gaul*, *Obélix et Compagnie/Obélix and Company*, *Astérix aux Jeux Olympiques/Astérix and the Olympic Games*.

Comme nous le savons tous, la traduction directe suffit rarement. Parfois la traduction a dû sacrifier la fidélité à des considérations stylistiques ou commerciales. Dans quelques cas (*La Serpe d'or/Astérix and the Golden Snake* et *Les Lauriers de César/Astérix and the Laurel Wreath*), on a ajouté le nom d'Astérix au titre anglais pour aider le lecteur étranger à les identifier comme faisant partie de la série.

Dans deux autres cas, les traducteurs ont dû abandonner la fidélité pour des raisons culturelles, dans le premier exemple et commerciales, dans le second. *Le Tour de Gaule*, qui tient son nom de la célèbre course cycliste, devient *Astérix and the Banquet*. L'Anglais moyen connaît-il cet événement sportif annuel ? Sûrement, et on aurait pu conserver la réfé-

rence : *Astérix and the Tour de Gaule* ou *Astérix's Tour de Gaule*. *Astérix and the Banquet*, bien que non fidèle à l'original, est cependant un bon titre, très bien assorti au texte, car il s'agit d'un voyage à la recherche de mets pour un banquet très spécial.

Quant à *La Zizanie*, le terme lui-même aurait pu être bêtement rendu par « discord », « strife » ou « ill feeling ». Cependant, son titre, *Astérix and the Roman Agent*, s'assortit fort bien à l'intrigue, sans présenter les mauvaises connotations d'un titre comme *Strife* ou *Ill-feeling*, que rejetteraient les parents soucieux d'acheter à leur enfant un livre convenable, surtout ceux qui ne connaissent pas la série Astérix.

## Pièges à traducteurs

À examiner toute la série, on constate que la traduction est tombée dans trois sortes de pièges : certains ont trait à l'usage, d'autres concernent le sens, certains relèvent de considérations commerciales. Pour l'usage, par exemple, *Astérix en Hispanie* est traduit par *Astérix in Spain* et *Astérix chez les Helvètes* devient *Astérix in Switzerland*, tandis que tout au long de l'album anglais les personnages parlent plutôt de « Hispania » et de « Helvetia ». Le titre des *Douze travaux d'Astérix* fait allusion aux douze travaux d'Hercule. Pourquoi alors avoir titré *The Twelve*

*Tasks of Astérix*, quand en anglais l'on dit toujours *The Twelve Labours of Hercules* ? Dans *Le Grand fossé*, c'est la faute de sens qui guettait les traducteurs. Les habitants d'un village creusent un fossé pour séparer les camps des deux candidats rivaux aux élections du village. Le titre anglais, *The Great Divide*, ne fait pas référence à un fossé, mais à la ligne de partage des eaux qui sépare les régions qu'arrosent deux fleuves et leurs affluents. *Astérix and the Separatists*, par exemple, aurait mieux fait image.

Quant aux gaffes d'ordre commercial, *L'Odyssée d'Astérix* en est un bon exemple. On aurait bien pu traduire par *Astérix's Odyssey*, mais on a choisi *Astérix and the Black Gold*. Puisqu'il s'agit d'aller à la recherche de pétrole, souvent appelé « black gold » (comme dans « The Ballad of Jed Clampett », chanson-thème de *The Beverly Hillbillies*), le titre aurait pu sembler acceptable. Or tel n'est pas le cas, car c'est seulement à la fin de l'album qu'Astérix et Obélix (et le lecteur) découvrent qu'il s'agit de pétrole. C'est donc une erreur de jugement, car à quoi sert au lecteur d'acheter un livre si le titre en explique toute l'intrigue ?

Traduire un titre exigeait-il un petit coup de potion magique ? ■

Faith Cormier est traductrice à Énergie-Neuveau-Bainsville ; elle a préservé un mémoire de maîtrise sur la traduction de l'humour dans la bande dessinée à l'Université de Moncton en 1986.

LIBRAIRIE  
**Olivieri**  
 ARTS ET LETTRES ÉTRANGÈRES  
 LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES  
 EN TRADUCTION

- ARCHITECTURE
- CINÉMA
- CRITIQUE
- DANSE
- HISTOIRE DE L'ART
- MUSIQUE
- PEINTURE / SCULPTURE
- PHOTOGRAPHIE
- THÉÂTRE

3627 RUE LACOMBE, MONTRÉAL H3T 1M2 TEL.: 736-3839

# BD, véhicule d'idéologies



**Un rapide survol, dans le temps et dans l'espace, de certaines BD tendancieuses. De Superman au chaqueton urbano.**

par **Johanne Dufour**

LA BD n'est jamais neutre. Malgré son « image », elle est loin de n'être que pur divertissement sans conséquence. Consciemment ou non, spontanément ou sur commande, elle renforce, pointe du doigt ou combat les schèmes mentaux, les stéréotypes, les racismes.

Ses créateurs épuisent d'ailleurs toute la gamme des comportements possibles : de celui (ou celle, mais c'est l'oiseau rare) qui se garde bien de faire autre chose que d'amuser, à celui (et ici il s'agit bien souvent d'une entité collective, gouvernement ou organisme) qui veut se servir de la BD pour changer des attitudes, répandre des préjugés, imposer des valeurs ou dispenser un enseignement. En passant par ceux qui « s'amuse à réfléchir » (slogan du journal *Pilote*) et par tout ce pan de la BD qu'on pourrait qualifier d'« alternative », de contestataire en somme.

Sans vouloir tomber dans les lieux communs, lâchons le mot : chaque BD reflète son époque et contribue à la forger. Elle témoigne de l'inconscient collectif et l'alimente d'autant plus qu'elle présente un côté « multi-sensoriel » et qu'elle reste méconnue, sa valeur en tant que « 9<sup>e</sup> art » n'étant pas admise dans tous les milieux.

## Superman et l'effort de guerre

Et voilà pour la toile de fond. Des illustrations à présent. Personne ne mettra en doute l'« américanisme » flagrant des grands de ce monde (de la BD), les super-héros tels *Superman*, *Wonder Woman* et autres *Captain Marvel*. Jeunes, nous avons probablement tous feuilleté — ou lu avidement — ces illustrés que nous renifions ensuite trois fois plutôt qu'une (ce n'était que pure curiosité intellectuelle, bien entendu...)



Captain America. © Marvel, 1988.

Dans leurs exploits plus grands que nature, il est difficile de départager la part des différents facteurs : inconscient du créateur, obligations imposées par le *Comics Code*, choix délibéré de « donner au public ce qu'il veut ». Mais sait-on que pendant la Seconde Guerre mondiale, les super-héros ont embrassé avec enthousiasme la cause de l'effort de guerre ?

*La guerre entraîna tout naturellement les héros à se ranger derrière la bannière étoilée. Les dessinateurs, spontanément ou expressément invités à le faire par les autorités [...],*



« Vous ne pouvez pas aller travailler, les enfants, il faut rester à la maison. »  
« Mais pourquoi ? »  
« Parce que c'est la guerre, les enfants. Il faut rester à la maison. »  
« Pourquoi ? »  
« Parce que c'est la guerre, les enfants. Il faut rester à la maison. »



« Vous ne pouvez pas aller travailler, les enfants, il faut rester à la maison. »  
« Mais pourquoi ? »  
« Parce que c'est la guerre, les enfants. Il faut rester à la maison. »  
« Pourquoi ? »  
« Parce que c'est la guerre, les enfants. Il faut rester à la maison. »

Les Deux mères de Béatrice. J.-P. Fanchon et G. Gauthier, © Gauthier-Languereau, 1958.

*mettent leur imagination au service de l'effort de guerre américain!*

L'intention délibérée serait difficile à nier dans certains cas :

*Batman invita les Américains à acheter des bons du Trésor et, consécration suprême, Roosevelt déclara à Superman dans la vignette finale d'un de ses comic books : « Mon gars, tu es un véritable Américain courageux, tu as sauvé l'Amérique des griffes gluantes des espions et des saboteurs. La jeunesse de notre pays peut vraiment voir en toi un modèle de l'Amérique! »*

## Communistes et catholiques

En France, on s'en serait douté, le discours de la BD s'articule souvent autour de l'axe droite-gauche. En commençant par Bécassine qui est « soulevée par l'indignation » devant les propos syndicalistes des compères Lerouge et Lenoir. Les revues de BD destinées aux jeunes sont patronnées soit par le parti communiste (*Pif Gadget*, dont les livraisons récentes sont cependant peu politisées), soit par la presse catholique (*Bayard* et *Bernadette*, par exemple).

# LIBERTE! JE SUIS, TU ES, NOUS SOMMES LES ENFANTS DE 89



Pilote, Pilote, © VAS Publications, 1988

Le magazine *Pilote*, plutôt destiné à un public adulte les dernières années, offre des exemples d'utilisation politique de la BD : on peut vouloir exploiter des nationalismes ou des stéréotypes (avec pour résultat de les maintenir ou de les renforcer) mais on peut aussi, de propos délibéré, offrir un message politique. *Astérix* est un exemple de la première tendance, *Partie de chess* de la seconde.

Le cas *Astérix*, lui, est intéressant à plus d'un point de vue, notamment en vertu de son succès foudroyant — il aura probablement contribué le plus à réconcilier les adultes avec la BD. Succès que son scénariste René Goscinny attribue « uniquement au fait que ça fait rigoler les gens ». D'autres l'interprètent autrement : « Il s'agit d'un éloge du stéréotype du Français, des vertus (et des travers) immortels de l'espèce : astuce et courage, insolence et bonne chère, indiscipline et amour de la bagarre, etc., accolé aux stéréotypes d'un chauvinisme " bon enfant " ». À preuve, nous apprend *L'Expansion*, depuis le 30 septembre, le Cirque d'hiver de Paris ajoute à son zoo les deux Gaulois qu'il a recrutés grâce à l'annonce suivante : « Cherchons gueules patibulaires pour éviter d'avoir à payer des masques ».

Autres sont les valeurs véhiculées par l'univers de Walt Disney. Selon une étude du *Journal de Mickey* faite par un sociologue<sup>4</sup>, trois dominantes s'en dégagent : propriété, autorité, sécurité. Le capitalisme, la propriété privée y sont toujours vus sous un jour favorable. L'autorité est presque toujours détenue par une seule personne, un roi le plus souvent (il y a là l'idée de prédestination à détenir l'autorité). Quand deux individus sont en présence, il y a toujours rapport de force, domination (« humiliante dans 70 % des cas »). Bref, ce qui se dégage de l'univers mickeyen, c'est « le respect et la perpétuation de la tradi-

tion ». Vision dérangeante, puisque ces productions s'adressent aux tout jeunes, absolument inconscients qu'ils assimilent lentement mais sûrement certains systèmes idéologiques par le biais de ce qu'il faut bien appeler de la propagande.

## Socialisme et antisémitisme

Autres encore, les valeurs transmises par *Valerian agent spatio-temporel*, puisque justement les auteurs se sont délibérément démarqués de la majorité des BD, situées franchement à droite. Ils ont voulu faire prendre conscience, selon leurs propres

termes, « d'un certain jeu de forces sociales et de mouvements sociaux ». Certains créateurs vont encore plus loin que la simple critique sociale ou politique, se servant de la BD pour leur croisade. Cela peut couvrir toute la fourchette des tendances. Exemple particulièrement violent d'antisémitisme, une certaine secte française utilisait ce support pour diffuser des idées comme celle-ci : « Les Juifs ont réussi à convaincre leurs ennemis, les Chrétiens, de se battre contre Hitler et, maintenant ils vont persuader les Chrétiens de se battre contre les Arabes... ».

De convictions politiques opposées, les mouvements contestataires français des années 70 ont choisi ce même support populaire et un brin racoleur qu'est la BD pour attirer l'attention. Voici un échantillon de sujets : l'enseignement du breton à l'école ; le naufrage de *l'Amoco Cadiz* ; l'agrandissement du camp militaire au Larzac ; le projet d'une centrale nucléaire à Malville ; la libéralisation de l'avortement et de la



Gaston, Gullistan Plan, oct. 1988 vol. XXV, n° 8, p. 31.

Un exemple actuel de hétéro-tendancieuse



Valerian, l'ambassadeur des ombres, J.-L. Mézières, P. Christin, © Dargaud, 1975.



Repture, Chantal Montsefier, © Les Humanoïdes associés, 1985.

Deux bédés contestataires d'origine française

contraception ; les femmes battues ; le chômage des jeunes ; la mobilisation contre les privatisations et les licenciements ; la société de consommation ; Amnesty Internationale, etc.

### À quand une représentation réaliste des femmes ?

Un survol de l'influence de la BD sur les mentalités et les croyances ne serait pas complet s'il n'abordait pas le sujet des femmes dans la BD ; c'est pourtant un thème qu'on peut à peine effleurer tant il est complexe. Encore une fois, comment faire la part des choses ? Stéréotypes des créateurs autant que censure et influence de l'Église, notamment, ont longtemps concouru à éliminer toute représentation réaliste des femmes. Avec une certaine libération des mentalités, on a vu les héroïnes proliférer, plus dynamiques et entreprenantes certes, mais qui doivent nécessairement payer leur dû à la libido du lecteur.



La Quête de l'oiseau du temps, Le Tondeur et l'oiseau, © Garguol, 1983.

Mais les féministes ne sont pas absentes. On connaît mieux leur discours intellectuel, mais certaines utilisent la BD pour s'adresser aux femmes moins instruites. C'est le cas de celles Mexicaines, Ana Barreto (dessinatrice) et Adriana Batista (scénariste), qui publient depuis un an le trimestriel *Esperádica* — un punto de vista desde las enaguas (mot à mot : « un point de vue depuis les jupons »). Nous avons rencontré Adriana Batista à la troisième foire internationale du livre féministe, qui s'est tenue à Montréal en juin.

« L'idée d'*Esperádica* est d'utiliser les *historietas* pour stimuler la discussion entre les lectrices sur des sujets comme le harcèlement sexuel, les conditions de travail, la vie quotidienne (le régime alimentaire, par exemple), les rôles sociaux et sexuels. Nous voulons aussi faire une critique politique du système dans lequel nous vivons.

« Pourquoi nous servir de la BD ? Le Mexique est le premier producteur



Ana Barreto, dessinatrice, et Adriana Batista, scénariste, toutes deux femmes à tout faire de la revue mexicaine de BD féministe, *Esperádica*.

El chaquetón urbano (de chaqueta, veston) : ierme créé pour représenter l'exhibitionniste en action... Cette BD vise à prévenir les femmes contre le viol.

*Esperádica*, Ana Barreto et Adriana Batista, © Quiero más, Pub. Idem, Mexico, 1988.



mondal d'*historietas* et de photomans, et chacun de ces illustrés est lu par dix personnes. Ceux qui existent ne font que renforcer les rôles traditionnels, nous avons voulu les combattre sur le même terrain. Après tout, la BD est facile à lire ; de plus, nous utilisons toujours un langage très populaire, la langue de la rue (l'argot de Mexico est extrêmement riche). De cette façon, les femmes s'identifient facilement au contenu des histoires, d'autant plus que la culture contemporaine est beaucoup plus axée sur le visuel que sur l'écrit.

« Nous voulons décrire des situations réelles de la vie quotidienne, dénoncer des événements que les journaux refusent de commenter (parce qu'ils n'ont pas d'espace). Notre projet est important, parce qu'il est le seul à accorder la tribune aux gens ordinaires, aux marginaux, aux pauvres. »

Avec ses ventes de 1 500 exemplaires — et ses 15 000 lectrices/lecteurs —, *Esperádica* n'est qu'une goutte d'eau dans l'océan, dans la mer humaine qu'est la ville de Mexico (25 millions d'habitants). Et les milieux intellectuels refusent d'en faire cas. Les deux artisanes, qui s'occupent à elles seules de tous les aspects de la production, n'ont pour elles que leur enthousiasme.

L'influence de la BD n'est pas négligeable, ne serait-ce qu'en raison de sa diffusion massive. Les chiffres sont pharamineux. Aux États-Unis, les illustrés DC, Marvel, etc., se vendent à des dizaines de millions d'exemplaires par mois ; les *strips* quotidiens sont lus par une certaine de millions de personnes. S'il y a quelque chose à craindre, c'est le nivellement des cultures, la dissémination d'un climat idéologique unique au détriment de la diversité, d'autant plus que les créateurs présentent quand même un profil relativement typé (on l'aura deviné, il y a nette majorité d'hommes blancs dans leur confrérie).

Que ce survol ne gâche en rien le plaisir que les lecteurs prennent, ou prendront éventuellement, à lire des bandes dessinées. Qu'il serve plutôt à aiguïser autant leur appétit que leur sens critique. ■

1. Michel TIERRE, *La bande dessinée*, Paris, Librairie Larousse, 1976, p. 19.

2. *Ibid.*, p. 87.

3. *Ibid.*

4. Bernard FOURFRIX, « Lecture politique de Michel », *Économie et humanisme*, mai-juin 1971.

5. BD créée par Annie THARON-CARVAIS, *La bande dessinée*, coll. « Que sais-je ? », Paris, n° 2812, PUF, 1985, p. 119.



# Des bulles et des noms

**Les noms anglais des personnages de BD de culture française — Tintin, Astérix, Obélix et compagnie, vous connaissez ?**

par Marie-Hélène Gauthier

Tout le monde sait que les aventures, les exploits, les calembours, les lapsus et les gaffes des vedettes de la BD américaine ont été traduits dans de multiples langues. Qu'on pense à Peanuts, Heiman, Archie ou Garfield, pour ne nommer que ceux-là. En revanche, certains de nos héros d'expression française ont eux aussi connu l'internationalisation. Les séries des Tintin et des Astérix, par exemple, ont été éditées dans une trentaine de langues, dont l'espéranto, le turc, le japonais et l'indonésien !

Ma petite enquête (que je n'oserais qualifier de scientifique, de peur que le ciel des Gaulois ne me tombe sur la tête) m'a amenée à découvrir qu'au royaume des bulles des Hergé, Uderzo et Goscinny, on se rit bien du principe qui veut qu'on ne traduise pas les noms propres.

## Intouchable Tintin

Évidemment, il y a une poignée d'intouchables, des irréductibles qui résistent hardiment à l'assimilation. Ainsi, Tintin, Astérix et Obélix gardent le même nom en territoire anglopho-

ne (hormis l'accent, bien sûr). Privilège de vedettes ? Pas vraiment, parce qu'à ces noms consacrés s'ajoutent, entre autres, ceux de Bianca Castafiore (cantatrice et seul personnage féminin de la bande tintinesque), de Nestor (domestique du château de



LES GAULOIS

Moulinsart/Marlinspike Hall) et du capitaine Haddock chez Hergé, et des Gaulois Dithyrambix, Tragicomix et Orthopédix/Orthopædix ainsi que des Romains Stradivarius, Brutus et,

bien sûr, César/Cæsar chez Uderzo et Goscinny. Ici, en fait, la transposition directe suffit.

## Coriza ou Influenza ?

Jusque-là, rien de bien bidonnant, diriez-vous. Mais autour de ces inconditionnels évoluent d'autres personnages qui voient leur nom se métamorphoser en anglais, question de faire rire. Ainsi donc, chez Hergé, le professeur Typhon Tournesol devient Cuthbert Calculus (notez l'allitération), Séraphin Lampion/Jolyon Wegg (vendeur d'assurances), Isidore Boullu/Arthur Bolt (marbrier), Monsieur Sanzot/Mister Catts (boucher) et ces chers inspecteurs Dupond et Dupont (avec « d » ou « t »)/Thomson and Thompson (avec ou sans « p »).

Chez les Gaulois, dans les deux langues, tous les noms masculins se terminent par « ix » (c'est systématique !). Côté dissemblances et images, une mine d'or : Abraracourcix est renommé Vitalstatix (chef), Panoramic/Getafix (druide), Assurancetourix/Cacophonix (barde), Agecanonix/Geriatric (doyen), Ordralfabétix/Unhygienix (poissonnier), Cétautomatix/Pullautomatix (forgeron) et Pneumatix/Postaldistix (facteur). Quant aux noms féminins, qui ne sont pas légion, ils se terminent par « ine » ou « a » en français et par « a » en anglais. Parmi ces Gauloises, il y a Bonemine/Impedimenta (épouse du chef), Iélosubmarine/Bacteria (épouse du poissonnier), Angine/Angina, Falbala/Panacea, Farlomba/Mortadella et Coriza/Influenza. Pour l'aspect comitatif, à vous de juger !

Chez les Romains, dont tous les noms se terminent par « us », l'anglais emboîte le pas et c'est la même folie. Exemples : Sciencinfus/Courtingdisastrus (enclin au désastre), Caius Aërobus/Felix Platypus (nom scientifique



**TRADUCTIX**  
services conseils  
en traduction  
assistée par ordinateur

Claude Bédard  
Président  
Danièle Leflamme  
Adjointe à la recherche

2705, boul. Édouard-Montpetit,  
app. 11 Montréal (Québec)  
Canada H3T 1J6  
(514) 736-8861  
télécopieur (514) 871-1269

de Tornithorynque), Claudius Bouilleurdecrus/Claudius Egganletus (egg and lettuce), Tullius Détritrus/Tortricus Convolvulus (nom scientifique du liseroir, plante qui s'enroule sur elle-même), Belinconnus/Dubius Status (état suspect), Hotelterminus/Nefarius Purpus (objectif infâme), Roméomontaigus/Tremensdelicious, Savancosinus/Magnumopus, Tohubobus/Tonsillitus (arytygdalite), Victoirlapirus/Aberdeenangus (race de bovins d'Écosse).

#### Entre les bulles

Linguistiquement, trois choses sont dignes de mention. D'abord, des cas de création patronymique. En effet, le professeur Tournesol a utilisé son propre nom pour désigner deux de ses inventions. Et son *alter ego* Culbert Calculus en a fait autant. Dans un élan de fierté, le savant au pencule a

appelé tournesolite/calculon un dérivé du silicone pouvant résister aux températures les plus élevées, et Supercolor-Tryphonar/Supercalcolor un appareil de télévision couleur.

Deuxième remarque, la désignation du couple Dupond et Dupont-Thomson and Thompson. En français, lorsqu'on fait référence aux deux inspecteurs, on concatène le « d » et le « t » à la fin du nom, avec ou sans parenthèses : les Dupondt ou les Dupond(t). En anglais, on privilégie l'une des deux formes et on ajoute tout simplement un « s » final : the Thomsons ou the Thompsons.

Finalement, l'attribution de surnoms. Dans la Gaule d'Astérix, si peu de femmes portent un nom, plusieurs des élues sont affublées d'un surnom diminutif, et dans les deux langues s'il vous plaît. Exemples : Mimine/Fedimenta pour Bonemine/Impedimenta,

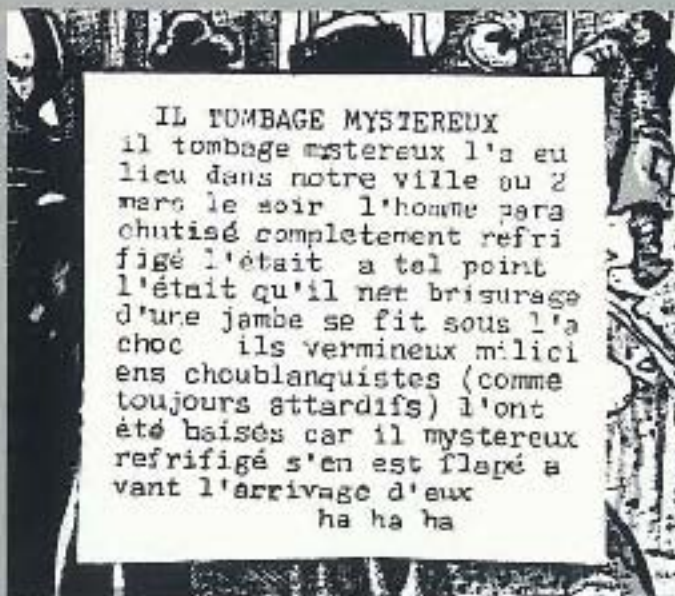
Cigine/Gina pour Angine/Angina, Zaza pour Coriza/Influenza.

En conclusion, dans l'adaptation des noms « BDiques », il y a des choses qui ne bousculent rien. Par exemple, Milou, le chien de Tintin, rendu par Snowy. Mais il y a aussi des perles, ces idées de génie qu'on aurait voulu pondre soi-même, et qui passeront peut-être à l'histoire... de la BD. Une belle trouvaille : Idéfix, le chien d'Obélix, rebaptisé Dogmatix. C'est comme l'œuf de Christophe Colomb ! Et je dirais même plus, par Toutatis! ■

## Un français de demain, selon Bilal

**Critique de la langue ou de la société, une BD aux relents de 1984 selon George Orwell.**

**L**a *Voie aux immortels* de Bilal est, au plan de la structure formelle de la langue, une œuvre profondément originale. L'action se déroule en l'an 2023, à Paris, ville « politiquement autonome et inévitablement fascisée », qui se divise en deux arrondissements « ingénaux à tous points de vue ». La classe dirigeante parle le français international. Le français du pauvre peuple fait appel à de nombreux termes anglais (« il satanic product ») et latins (« vade retro »), et n'est pas sans évoquer le vieux français (« perte du ciel = message d'espoirance »). De plus, il ne comporte aucune charnière ni ponctuation (« ...l'homme parachute complètement réfrigé l'était a tel point l'était qu'il net brisurage d'une jambe... ») et le vocabulaire est des plus pauvres, bien qu'on y trouve certaines nouveautés terminologiques (« choublanquisme fascistique »). La structure des phrases est simpliste, voire maladroite. Fait plus étonnant encore, cette mutation du français parlé par le peuple semble récente : en effet le héros, de retour sur Terre après avoir passé trente ans en état d'hibernation, semble tout aussi surpris que le lecteur. Que s'est-il donc passé ? Bilal a-t-il voulu nous donner un aperçu du français de l'avenir ? Pourquoi le français de la classe dirigeante n'a-t-il pas connu une « évolution » parallèle ? Pourquoi ces deux



La Voie aux Immortels, Bilal © Dargaud, 1980.

formes du français sont elles aussi différentes ? *La Voie aux Immortels* captive en raison de son originalité linguistique et parce qu'elle suscite chez le lecteur une certaine réflexion sur l'avenir de notre langue.

Diane Verville  
IBM



# La BD à l'école : l'utiliser sans l'appauvrir

**La BD s'infiltré dans toutes sortes de secteurs : publicité, documents d'entreprise, modes d'emploi font appel, de plus en plus, à son pouvoir attractif.**

*Professeur, linguiste et amoureux de la BD — il en existe et le mélange est savoureux —, Jacques Samson développe certaines utilisations de la bande dessinée qui tendent à l'amputer de son expressivité parfois déroutante. C'est à la curiosité, voire à la délectation qu'il convie ses confrères enseignants. Ses mises en garde peuvent être prises en compte éventuellement par les langagiers.*

par Jacques Samson

**À** TORI ou à raison, la bande dessinée jouit maintenant d'une popularité considérable auprès des enseignants du primaire et du secondaire — quand ce n'est du collégial —, au Québec comme ailleurs. Cet intérêt relativement récent des pédagogues pour la BD a pris un essor tel qu'il me semble indiqué d'en interroger les enjeux à travers une perspective critique. Précisons d'em-

blée que j'exclus ici toute problématique de l'enseignement de la BD (comme discours ou comme pratique). Ma réflexion portera plutôt sur l'utilisation de la BD dans les activités d'apprentissage. Il s'agit de se demander quelles contributions on attend d'elle sur le plan des procédures de découverte.

Il faut reconnaître que, puisque la BD vient à l'école de l'extérieur en charriant avec elle un certain climat d'étrangeté et d'inconfort, elle pose un défi de taille au pédagogue qui souhaite en tirer parti. Cela ne va pas de soi : cette intrusion de la BD dans le territoire protégé et passablement clos de l'école fait problème. Le défi qui se pose alors à l'enseignant peut donc se formuler ainsi : *comment conjuguer harmonieusement deux champs d'intérêt aussi radicalement différents, sans que l'un souffre de la mise à contribution de l'autre ?*

## La BD comme adjuvant

La solution pragmatique généralement adoptée sur le terrain consiste à privilégier la dimension pédagogique,

souvent au détriment de la BD. La visée didactique est perçue comme prioritaire, devant ce qui ne saurait figurer que comme un *adjuvant*, à la limite interchangeable, au service d'un projet pédagogique immuable. Cette position repose sur un principe *militariste* rarement mis en question.

Or, rien n'indique qu'un semblable « outil » puisse donner un rendement appréciable du point de vue pédagogique. Par exemple, la BD pourra apparaître comme un facteur d'accroissement de l'intérêt ou de la motivation qui manquent tant aux élèves ; mais ce gain, pour positif qu'il soit, risque fort de se réduire à peu de choses dès lors que l'artifice pédagogique se dévoile aux yeux des élèves.

Mais il convient aussi de se demander à quoi on expose la BD lorsqu'on se propose de l'instrumentaliser ainsi. Il n'est pas évident à mes yeux que la BD (comme d'ailleurs n'importe quelle discipline artistique) puisse être envisagée de façon utilitaire. Elle se prête difficilement au jeu de la récupération ou de la caution, et on peut constater que les créations et les

## Pour en savoir davantage

### Ouvrages de référence

ALESSANDRINI, Marjorie (collectif), *Encyclopédie des bandes dessinées*, Actes Michel, Paris, 1986 (édition remaniée).

Une des meilleures encyclopédies parues sur la BD.

BARON-KARVAÏS, Annie, *La bande dessinée*, PUF, coll. « Que sais-je ? » n° 2212, Paris, 1985.

Survol très général qui a le mérite d'aborder un grand nombre de questions relatives à l'histoire, l'esthétique et la sociologie de la BD.

GREENSTEEN, Thierry, *La bande dessinée depuis 1975*, coll. « Le monde de... », MSA Éditions, Paris, 1985.

Très utile pour mieux comprendre la métamorphose de la BD ces vingt dernières années.

SAMSON, Jacques et CARPENTIER, André (collectif), *Actes. Premier Colloque de bande dessinée de Montréal*, Analogies, Montréal, 1986.

Ouvrage natant des trois domaines suivants : BD québécoise, enseignement et BD, et analyses variées de la BD.

FRESNAULT-DERUELLE, Pierre, *Récits et discours par la bande*, Hachette, Paris, 1977.

Introduction à l'approche sémiotique de la BD.

LEGUÉBL, Wilbur, *La société des bulles*, Vie ouvrière, Bouxelles, 1977.

Aborde les questions de contenu idéologique et sociopolitique de la BD.

MASSON, Pierre, *Lire la bande dessinée*, Presses universitaires de Lyon, Lyon, 1985.

Observation fine et analyse du fonctionnement sémiotique de la BD.

*Les Cahiers de la bande dessinée*, Glénat éditeur, Grenoble.

Excellente revue trimestrielle qui offre, en français, l'information la plus complète et la plus diversifiée sur la bande dessinée.

**BD et pédagogie**  
*Lecture et bande dessinée*, (1) Colloque inter-

national Éducation et BD, Objectif Primo Duran ce-Edisc d. La Roque d'Anthéron, 1977.

Deux études sur le thème « lecture et BD ».

*Cahiers pédagogiques*, n° 203, Paris, avril 1982 (Thème : « la bande dessinée une potion magique ? »).

Excellent dossier d'une quarantaine de pages réalisé par des enseignants et traitant de la place de la BD à l'école.

FAUR, Jean-Claude (collectif), *Histoire et bande dessinée*, Objectif Primo Duran ce-Ediscup, La Roque d'Anthéron, 1979.

Quinze études sur les rapports qu'entretient la BD avec la problématique historique.

GAGNON, Jean-Claude, *Lire une bande dessinée*, Éditions Ville-Marie, Montréal, 1983.

Très intéressante sur la question de la lecture d'une BD dans une perspective pédagogique.

GAUTHER, Guy, *Graphisme narratif e bande dessinée* (livret et coffret de diapositives),

*Revue du Cinéma Image et Son*, n° hors série ligue française de l'enseignement et de l'éducation permanente, coll. « Apprendre l'audio-

« détournements » utilitaires en matière d'art sont généralement de piètre qualité. Ils n'offrent à peu près aucun intérêt aussi bien du point de vue artistique que du point de vue heuristique. Les finalités complexes des œuvres artistiques cadrent mal avec les objectifs pédagogiques.

En somme, avant même de se demander comment « utiliser » la BD, on ne peut faire l'économie de cette autre question : *qu'est-ce que la BD ?*

### La BD enrobage sucré

Mais pourquoi ? Pourquoi est-il si important d'avoir une bonne connaissance de la BD, quand elle ne saurait tenir qu'un rôle de second plan ? Essentiellement pour éviter les malentendus et la méconnaissance qui sont encore largement véhiculés à son propos, et pour chercher à lui confier un rôle qui lui convienne vraiment. À trop vouloir reléguer la BD au rang d'*accessoire* dans la panoplie des outils didactiques recyclés, on risque fort de tenir pour acquis les préjugés conformistes et rassurants qui rendent trop souvent son utilisation superficielle, vaine et non appropriée.

vicjel - Paris, non daté.

GAUTHIER, Guy, *Les codes de la bande dessinée* (livre) et coffret de diapositives), *Revue du Cinéma Image et Son*, 2<sup>e</sup> hors série, ligne française de l'enseignement et de l'éducation permanente, Paris, non daté.

Ces deux coffrets de diapositives représentent un indispensable auxiliaire pour une connaissance de base de la BD.

MOUTEBNI, Claude, *1<sup>er</sup> Colloque sur la bande dessinée — Bologne*, Éditions Seg, Paris, 1977.

Contient, entre autres quatre textes sur le thème de « La BD, instrument pédagogique ? ».

BOJAS-MIX, Miguel, *L'Amérique latine dans la bande dessinée* (livre) et coffret de diapositives), Bojás, coll. « Sol y Sombra », Paris, 1984.

Approche sociopolitique et idéologique de la BD.

J.S.

Il paraît bien commode en effet de reconduire inlassablement une vision schématique de la BD qui la réduit à une finalité caricaturale ou humoristique, finalité on ne peut plus attrayante pour les esprits juvéniles auxquels ont affaire les enseignants. Dans cette

vision des choses, la BD fait fonction d'enrobage sucré permettant de faire avaler la pilule par trop amère de matières jugées austères et rébarbatives.

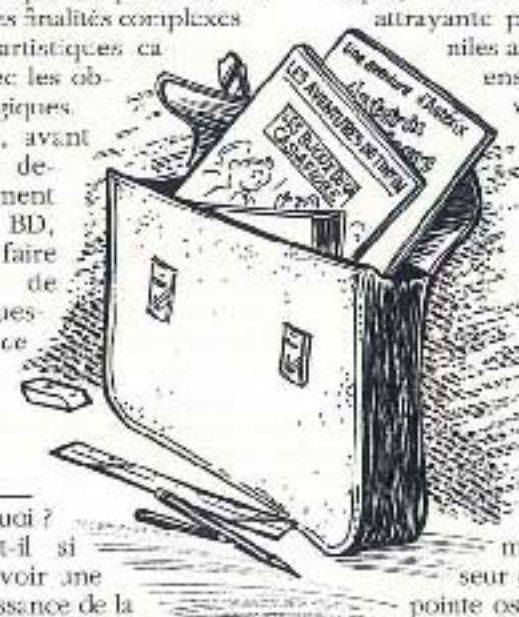
Pareille option ne retient évidemment de la BD que ce qui passe pour facteur de divertissement ou de distraction — compromis obligé du professeur consenti à l'élève qui

pointe ostensiblement son nez à l'extérieur de l'école — en négligeant le fait qu'elle est *aussi et surtout* une pratique artistique autonome purtant en elle tout à la fois des dimensions de délectation, de découverte et de curiosité. Pourquoi faudrait-il toujours percevoir la BD *de dehors* là où elle gagnerait à être pleinement assumée à travers ses propres enjeux cognitifs et culturels ?

### La BD moyen d'expression

Pour préciser, quel intérêt y aurait-il par exemple à se servir de la BD pour illustrer le fonctionnement grammatical ou lexical d'une langue, en feignant d'oublier que la langue mise en scène par la BD est une *parole contextualisée* au service d'un projet, narratif ou humoristique, assujéti lui-même à la signification des icônes ? Pourquoi faudrait-il que cette idée de *prétexte* annule cela même qui en fait un *texte à part entière* ?

Quel intérêt y aurait-il à utiliser des BD dans un cours d'histoire ou de géographie si l'on méconnaît fondamentalement la fiction qui les trame de fond en comble ? La BD n'est pas un moyen de communication susceptible d'engendrer à volonté des usages connexes mais bel et bien un *moyen d'expression*. Il faut la reconnaître pour ce qu'elle est, avant même de songer à la lire : *vers* autre chose qui ne sera toujours pour elle qu'un *dehors* ou, pire encore, qu'un *entre*. Il



## La BD scolaire, un relent de paternalisme

J'ai 15 ans. Le peu de Rousseau qu'on m'oblige à lire me paraît d'un ennui mortel. Plus tard, à l'université, un professeur inspiré me fait comprendre l'auteur, son œuvre et la nature de cette œuvre. Rousseau est à découvrir avec ou sans pédagogue ; ce n'est pas un outil pédagogique.

J'ai 12 ans. J'aime la BD. *Le Glé* et la SF. J'aime bien apprendre, aussi. Mais qu'est-ce que c'est, apprendre ?

Apprendre, c'est notamment laisser aux moyens d'expression leur sens fondier : « Je raconte, je montre, je fais entendre. À toi d'en tirer parti. » Des livres imposés, je n'ai rien appris, au contraire. J'ai délaissé. Quelle chance j'ai eue, d'avoir beaucoup lu avant qu'on ne m'impose.

Un moyen d'expression s'exprime seul, sans finalité particulière. Ses objectifs sont obscurs pour ceux qui le manient et ceux qui le reçoivent. Ses effets, par contre, sont variés, et ses leçons, nombreuses. L'important est de ne pas savoir qu'on en tire des leçons. Mieux vaut apprendre la musique en faisant ces gammes qu'en écoutant une imitation d'orchestre où prédominent, prétendument pour plaire à l'enfant, la flûte, le triangle et le piccolo au détriment de la force d'un véritable ensemble. Mieux vaut apprendre « Rosa, rosa, rosem » que d'apprendre le latin dans Cicéron au grand dam de ses penées oratoires ou dans la traduction latine de la BD *Alix*.

Petite, on me disait : « Lis ça, c'est instructif. » Je n'y tenais pas. Je ne voulais pas *savoir* que je m'instruisais, je *voulais m'insérer*. Les dictées « à trous » sur un extrait de Balzac m'ont peut-être appris l'orthographe, elles ne m'ont pas fait aimer Balzac. C'est injuste pour Balzac, dommage pour moi. Pour la BD, c'est pire. La bande dessinée scolaire n'est pas plus de la BD que « Luc va à l'école, Fido est son chien » n'est un roman. Quand on me la présente en classe, je subodore le paternalisme, je crois entendre : « Tu aimes les petits Mickey's ? C'est de ton âge. Tu aimes lire ? Entendu. Pour te faire apprendre, je te ferai lire. » Et je perds tout intérêt pour la leçon de français et les histoires d'Astérix. Pour le bien de l'une et des autres, mieux vaut découvrir le monde multiforme et riche de la BD en dehors de l'orthographe et de la syntaxe.

Marie-Claire Lemaire

ne faut pas l'amputer de son expressivité souvent déroutante. On doit se rendre à l'évidence : la BD ne pourra jamais remplir une fonction purement *instrumentale* à moins de sacrifier totalement ce qui fait, en définitive, son intérêt aux yeux des élèves.

### La BD plurielle

Le premier et principal effort de connaissance du pédagogue vis-à-vis de la BD devrait se faire dans une perspective d'*appropriation* plutôt que d'*utilisation récupératrice*. Une perspective nourrie de curiosité et d'esprit de découverte. Cette saisie d'un vaste domaine devrait viser à reconnaître l'existence d'une pluralité dans ce qui est trop souvent perçu comme un bloc homogène.

Disons-le tout net, *la BD n'est pas un genre*. À l'instar des domaines

cinématographique et littéraire, sa production englobe elle aussi une diversité qui rassemble une foule de genres. En ce sens, les BD sont loin d'être interchangeables et le bénéfice que l'on peut tirer d'une œuvre donnée, dans un cadre particulier, tient pour beaucoup à l'examen comparatif et sélectif des œuvres.

Cela signifie par exemple que l'on a tout à gagner à effectuer *pour soi* cette démarche d'appropriation. À sortir des sentiers battus en se montrant attentif et sensible au dynamisme d'une production sans cesse mouvante.

Il faut se méfier des idées toutes faites qui, en BD comme dans les autres champs artistiques, proviennent soit des recettes, soit encore des « best-sellers ». La très grande popularité d'*Astérix* ou de telle autre série

bien connue, par exemple, a souvent pour conséquence d'appauvrir la perception d'ensemble de la BD en occultant la part la plus intéressante et la moins stéréotypée de sa production.

Mais pour aborder ce qui est moins connu, il faut justement savoir de quoi on parle. Si l'on apprécie pleinement la BD pour ce que sa diversité peut offrir, il y a peu de chances que l'on ne lui trouve une place adéquate à l'intérieur des activités d'apprentissage. En somme, la BD sera d'autant plus utile à l'enseignant qu'il se sera préoccupé de comprendre ce qu'elle a à exprimer. ■



## Quelques pistes terminologiques

**Une image vaut mille mots, dit-on. Peut-être, mais encore faut-il les connaître, ces mots. Alors, pour s'y retrouver dans les bulles, et sans autre dessein, voici quelques termes pour le dire.**



Contre-plongée



Grand plan

par René Saint-Pierre

**B**

#### Bande

Une seule rangée de vignettes.

**Bande dessinée** ; bande illustrée ; BD ; B.D. ; bédé  
Procédé narratif qui utilise une séquence d'images accompagnées ou non d'un texte, relatant une action dont le déroulement s'effectue par bandes successives d'une image à l'autre sans que s'interrompent ni la continuité du récit ni la présence des personnages.

**Bulle** ; ballon ; phylactère

Espace aux contours de forme variable, délimité par une ligne fermée, placé à proximité de la bouche d'un personnage et contenant un texte correspondant à ses paroles ou ses pensées.

Le terme phylactère désigne aussi la banderole qu'utilisaient les artistes du moyen âge pour y inscrire les paroles prononcées par les personnages de la scène représentée dans le tableau, le vitrail, etc.)

**C**

#### Cadre

Limite extérieure de l'image, de forme géométrique variable, parfois non dessinée.

#### Case

Espace dans lequel s'inscrit l'image et qui constitue l'unité graphique d'une bande dessinée.

#### Champ

Portion de la scène que limite le cadre.

**Contre-plongée** : vue en contre-plongée

Vue d'une scène depuis un point situé au-dessous d'elle.

**D**

#### Découpage

Division d'une histoire en plusieurs parties d'importance plus ou moins grande les unes par rapport aux autres.

(On découpe d'abord l'histoire en séquences, puis en planches. Le découpage permet d'obtenir un scénario.)

**F**

#### Flash-back : retour en arrière

Plan ou séquence montrant un événement antérieur à l'événement présenté dans le plan ou la séquence qui précède.

## G

### Gros plan

Plan dans lequel un objet, une partie d'un personnage, un détail du décor occupe tout le cadre (par ex., la tête d'un personnage).

## M

### Mouvement d'objectif

Suite d'images qui, par l'utilisation de plans, d'axes ou d'angles de vue différents, crée l'illusion du mouvement.

## O

### Off

Se dit d'une voix, d'un bruit ou d'un dialogue dont l'origine est extérieure au champ.

## P

### Panoramique ; mouvement panoramique

Mouvement d'objectif en esplanant au mouvement du regard dans le sens horizontal (*panoramique horizontal*) ou dans le sens vertical (*panoramique vertical*).

### Plan

Image caractérisée par le degré d'éloignement de la scène.

### Plan américain

Plan où les personnages sont cadrés aux genoux ou à mi-cuisse.

### Plan d'ensemble

Plan qui donne une vue d'ensemble du décor et qui correspond à la présentation du lieu de l'action.

### Plan général

Plan qui montre une partie du décor, avec ou sans personnages.

### Plan moyen

Plan qui montre un ou plusieurs personnages en pied.

### Plan rapproché

Plan où les personnages sont cadrés à la taille ou à la poitrine.

### Planche

Page de bande dessinée.

### Plongée ; vue en plongée

Vue d'une scène depuis un point situé au-dessus d'elle.

(La plongée peut, tout comme la contre-plongée, être panoramique, générale, moyenne, rapprochée, ou gros plan ou en très gros plan.)

## S

### Séquence

Suite de plans constituant un tour sous le rapport d'une action dramatique déterminée.

### Série

Suite d'épisodes d'une même histoire, à suivre ou ayant chacun sa fin.

## T

### Travelling ; mouvement de travelling

Mouvement d'objectif correspondant à un mouvement de rapprochement (*travelling avant*), d'éloignement (*travelling arrière*) ou de déplacement latéral (*travelling latéral*) par rapport à la scène.

### Très gros plan

Plan plus rapproché que le gros plan (par ex., les yeux d'un personnage).

## V

### Vignette

Image d'une BD, délimitée par un cadre.

## Quelques références

BARON-CARVAIS, Annie, *La bande dessinée*, coll. « Que sais-je ? », n° 2212, Paris, PUF, 1983, 127 p.

BEAUMONT, Catherine, *Pour faire de la BD*, Paris, Éditions Retz, 1984, 128 p.

Clartés, Paris, Édt. techniques, t.70, 1977, p. 3639.

COUPAL, Michel, « Terminologie de la bande dessinée », in *META*, vol. 22, n° 4, décembre 1973, p. 311-314.

DÉSILETS, Antoine, *La photo de A à Z*, Montréal, Éd. de l'Homme, 1978, 331 p.

PIERRE, Michel, *La bande dessinée*, Paris, Librairie Larousse, 1976, 159 p.

**Note :** Saint-Pierre, ex linguiste-consultant à l'Office de la langue française. Il a collaboré au *Dictionnaire terminologique* édité de Jean-Claude Corbeil.



30



Plan américain

## Fanzine, newzine et prozine : néologie de la bédé

*Dénichés pour vous, trois vocabulaires publiés par des pros de ce domaine.*

LA CURIOSITÉ n'est pas un vilain défaut mais une source inépuisable de richesses : c'est Lise Gascon, directrice artistique de *Circuit*, qui a retrouvé dans ses archives trois documents dont nous avons extrait quelques termes surprenants, ou à tout le moins mal connus.

• *Fanzine* : Magazine réalisé et financé par des fanatiques (généralement de Bd ou de SF) ; on y présente des productions (Bds, nouvelles etc.) d'amateurs, ou des articles, des critiques... On y présente aussi très souvent des dossiers sur des dessinateurs connus ou des écrivains de SF... •

• *Newzine* : Fascicule d'informations datées sur les parutions et les événements dans le monde de la Bd — ou de la SF... •

• *Prozine* : Revue faite par des professionnels de la Bd — ou de la SF — et qui s'adresse à des professionnels ; ces revues sont habituellement de qualité technique supérieure. •

Et savez-vous ce qu'est un récitatif, référence, ruscac et mise à part ?

Il s'agit du texte placé au haut de l'image, du genre « Et pendant ce temps », ou encore « Meanwhile, back at the ranch ». Et le *biatus*, l'*ectoplasme*, le *fumetti*, l'*espace diégétique*, l'*appendice* ? Enfin, il vous faudrait tout de même connaître les différentes étapes de la production d'un album : le *matoyonné*, le *letrage*, l'*encrage*, les *décors*, la *couleur*, qui ont chacune leur spécialiste (le *letrier*, l'*encreur*, le *coloriste*...). ■

Solange Lapierre

CARPENTIER, André (dir.), « La bande dessinée québécoise », *La Barre du jour*, Montréal, n° 55-59, hiver 1975, p. 9-10, 287 p.

Professeur à l'UQAM, A. Carpentier a scénarisé ces BD. Il est également écrivain, et c'est l'un des spécialistes québécois de la question.

DUC, B., *L'art de la BD*, tome I - Du scénario à la réalisation », Grenoble, Éditions Glénat, 1982, p. 4, 290 p.

Scénariste et dessinateur dans divers journaux dont *Spirou* et *Princesse*, B. Duc est un spécialiste de la technique de la BD.

FRESNAILLET-DESELLE, Pierre, *Dessins et bulles — La bande dessinée comme moyen d'expression*, Paris, Bordas, 1973, p. 35, 36 p.

P. Fresnaillet-Deselle, également un universitaire, a présenté en 1981 une thèse d'état sur la BD. C'est un professeur qui a contribué à faire entrer la BD à l'université, étudiée maintenant dans les départements de sémiologie narrative.

## Une informatique vraiment française

C'EST ce que recherche le « Comité d'action pour le français dans l'informatique » au Canada ou le CAFI. « Il faut que ça bouge », explique Philippe Reiber d'IBM, également président du Comité. « Il faut briser l'éparpillement qui existe dans les efforts de francisation des logiciels au Canada et au Québec », déclare le directeur général du Centre de linguistique de l'entreprise, Michel Guillone.

C'est, en effet, le CLÉ qui prend l'initiative de cette opération francisante en informatique. Déjà, par son Comité des entreprises de haute technologie, l'organisme s'était engagé dans ce sens en publiant deux études — l'une en 1985 et l'autre en 1987 — sur l'âpre question des logiciels au Québec. Les conclusions? Nécessité du consensus; souplesse des contrôles — le contrôle devant plutôt se faire par l'application de normes tenant compte des besoins; et enfin volonté politique, une volonté qui suppose avant tout « la reconnaissance par le gouvernement de l'importance du logiciel de langue française dans notre société ».

À Montréal le 21 septembre dernier, les deux gouvernements souscrivaient officiellement au projet du CLÉ par la création du CAFI, qui s'est donné pour mission de mettre en application les recommandations des deux études. Le sous-ministre des Communications du Québec, Jacques Pigeon, rappelle que le Québec ne pourra être français que si l'informatique y est française. Aujourd'hui, 30 % des Québécois disposent d'un écran, constate-t-on, l'écran étant devenu un mode de vie.

Toutefois, le plus gros obstacle à l'avancement du français dans l'informatique réside actuellement dans l'attitude. Les mentalités ne sont pas encore bien ouvertes à une telle possibilité. Qu'on songe seulement aux Français de l'Hexagone, et on a tôt fait de comprendre que l'œuvre de

francisation des logiciels — théoriquement réalisable — est une véritable course à obstacles.

Le Québec et le Canada ne feront pas, malgré tout, cavalier seul. La concertation s'impose avec le reste de la francophonie en vue, notamment, d'un partage des tâches. Mais le Québec peut déjà entreprendre et poursuivre son action en raison même de sa spécificité, de son environnement technologique.

Synthèse et concertation de tous les milieux — gouvernements, grande, petite et moyenne entreprises, milieux de l'éducation! Le réalisme semble bien à l'ordre du jour. ■

Nada Kerpan



## Le Centre Jacques-Amyot

QU'UN rapport y a-t-il entre Zamenhof, inventeur de l'espéranto et traducteur de la Bible en cette langue internationale formée à la fin du siècle dernier, et le délégué général du Centre Jacques-Amyot (France), Antoine Berman?

Une identité d'intérêt pour la communication linguistique, mais aussi un fort lien de parenté naturelle. Ce grand oncle n'avait sûrement pas prévu que l'un des siens serait, à la

## Échappées sur le futur

28, 29 et 30 mai 1989 — Dans le cadre de la réunion des Sociétés savantes, à Québec, congrès annuel de l'Association canadienne de traductologie et de l'Association canadienne des professeurs de rédaction technique et scientifique.

13 juin 1989 — Congrès annuel de la Société des traducteurs du Québec, à Montréal.

5, 10 et 11 octobre 1989 — 2<sup>e</sup> congrès du Centre nord-américain de la Fédération internationale des traducteurs, à Washington, suivi du congrès annuel de l'American Translators Association les 11, 12 et 13 octobre.

Octobre 1989 — Congrès annuel de l'Association des traducteurs et interprètes de l'Ontario.

31 mai, 1<sup>er</sup> et 2 juin 1990 — 2<sup>e</sup> congrès du Conseil des traducteurs et interprètes du Canada, à Montréal.

6, 7, 8 et 9 août 1990 — Congrès de la Fédération internationale des traducteurs, à Belgrade. Thème: *La traduction, profession créative*. Secrétariat du congrès: Kicevska 5, 11000 Belgrade (Yougoslavie). Pour obtenir le formulaire d'inscription provisoire, s'adresser au C.T.C., 1018, rue Sainte-Catherine Ouest, Bureau 940, Montréal (Québec) H3B 1G4. Téléphone: (514) 851-783.

N.K.



France, qui, au XVIII<sup>e</sup> siècle, a aussi fait œuvre d'illustrateur de la langue française. Il avait considérablement enrichi le français tout autant du point de vue stylistique que du point de vue terminologique ; grâce à lui, des centaines de termes, tels *misanthrope*, *atome*, *cylindre*, sont apparus en français. Promouvoir, rationaliser et coordonner les activités de traduction et de terminologie en France est bien l'objectif fondamental de ce groupement d'intérêt public créé fin 1986.

L'association, qui compte aujourd'hui entre autres partenaires l'Adnor, l'Institut français du pétrole et le Centre national d'études des télécommunications (Cnet), cherche à intégrer à parts égales le secteur industriel, l'édition spécialisée, les organismes de recherche scientifique et technique, l'université, les sociétés de traducteurs et autres communicateurs, les services de traduction privés et publics, les sociétés d'informatique.

Non seulement le Centre informe mais il forme, par une variété de stages et des colloques, à la méthodologie de la traduction, de la terminologie, de la rédaction spécialisée, à des domaines de spécialité (droit, informatique, etc.), à la micro-informatique. Il sera prestataire de services pour l'informatisation des fichiers terminologiques.

Il reste aussi bien ouvert sur l'étranger, le Canada et le Québec en particulier où, du reste, son grand promoteur, Antoine Berman, vient observer le fonctionnement des activités langagières pour mieux les gérer sur le territoire français ■

N.K.

Centre Jacques-Amyot, 18, rue Théodore Dode,  
75015 Paris (France), téléphone : 45 66 65 01

# Des mots

Chronique dirigée  
par Marie-Hélène Gauthier

## La signature et ses sinueuses subtilités...

*La légendaire « pizza » de Radio-Canada,  
pictogramme, sigle, logo ou signature visuelle ?*

**Q**ui d'entre nous ignore le phénomène de l'angoisse vestimentaire qui s'empare du candidat convoqué à une entrevue ? Que doit-on porter pour faire bonne impression, pour être celui ou celle dont l'image restera gravée dans la mémoire de l'éventuel donneur d'ouvrage ? Voilà jusqu'où même la concurrence quasi démentielle qui règne dans tous les domaines...

Même la plus puissante entreprise déterminée à gagner — ou à conserver — la faveur de consommateurs hypersollicités n'échappe pas à cette épreuve du regard. C'est pourquoi elle cherche à se créer, auprès du public, une *personnalité visuelle* soigneusement étudiée et servant à la distinguer des innombrables concurrents que son échec remplirait, avouons-le, d'une allégresse indescriptible. Il s'agit là d'une réalité en pleine évolution que l'anglais désigne sous le nom de *corporate image* ou *corporate identity*.

Cette personnalité visuelle s'est exprimée, au cours des décennies, sous de nombreuses formes graphiques dont l'évolution s'est accompagnée d'un certain désordre terminologique.

### Les diverses formes d'identification visuelle

Il peut d'abord s'agir simplement du nom de l'entreprise, auquel on a donné une forme graphique particulière, souvent abrégée : IBM, Bell et GM en sont de bons exemples (fig. 1).

Il arrive aussi que des entreprises s'identifient uniquement par un élément dessin. Celui-ci peut être « arbi-

traire », c'est-à-dire constitué d'une image abstraite dont le sens se dégage pas spontanément ; la légendaire « pizza » de Radio-Canada, formée d'une série de C, correspond à ce type d'élément. Par ailleurs, bon nombre de dessins ont un caractère figuratif ; c'est le cas, par exemple,



fig. 1



fig. 2

de la pomme de Apple et du lion de la Banque Royale (fig. 2).

L'identification visuelle la plus courante consiste en une combinaison lettres-dessin. Dans certains cas, on indique la dénomination sociale en toutes lettres (fig. 3), tandis que, dans d'autres, c'est la graphie spéciale ou abrégée de cette dernière qui apparaît avec l'élément dessin (fig. 4). Enfin, bon nombre d'entreprises ajoutent à l'ensemble une mention visant à fournir des renseignements



fig. 3

supplémentaires (affiliation, date d'établissement, etc.) (fig. 5).

Évidemment, la plupart des entreprises emploient ces divers éléments d'identification dans de nombreuses associations dont les cas reproduits ici ne sont que des exemples.

### Le logo et son champ sémantique

Nous voilà donc devant quatre ou cinq réalités auxquelles l'usage courant donne presque systématiquement le nom de *logo* ou *logotype* (nous l'avons tous sur le bout de la langue, n'est-ce pas ?). On s'imagine sans peine les dialogues de soufles qu'entraîne ce fréquent manque de précision...

Il semble que le champ sémantique du logo ait connu au fil du temps une expansion comparable à celle des arsenaux nucléaires, au point où l'on ne sait plus par où en



fig. 4

aborder l'analyse ou la réduction... Le terme désigne-t-il l'élément dessin de l'identification visuelle, sa partie alphabétique, ou encore le tout ? Comment nommer ce que n'est pas le logo, comment ne pas sombrer, après cette dangereuse logomanie, dans une austère logophobie ? Décidément, une angoisse n'attend pas l'autre !

### À chaque réalité son terme...

Un bref tour d'horizon des normes graphiques de divers organismes et entreprises a permis de relever, comme principales appellations du premier élément (fig. 1), les termes

*logotype, sigle, signature, nom, mention et appellation abrégée.*

Il est intéressant de constater que, si le français semble avoir l'embaras du choix, l'anglais, lui, parle presque systématiquement de *logotype*. Ainsi, dans la terminologie graphique anglaise, le logo correspond uniquement à la partie alphabétique de l'identification. Cet emploi spécifique ne semble pas s'être implanté dans l'usage français, qui se sert plus souvent de *logo* comme d'un générique englobant lettres et dessin. Il existe donc entre les deux langues un décalage qui risque de prêter à confusion. C'est sans doute ce dilemme qui explique que bon nombre d'entreprises préfèrent à *logo* des termes plus descriptifs (*nom, signature, sigle*, selon le cas), dont aucun ne jouit cependant d'une popularité particulière.

En ce qui concerne la partie dessin de l'identification (fig. 2), que l'anglais nomme communément *symbol*, on l'appelle tantôt *symbole*



fig. 5

(ou *symbole social*), tantôt *emblème*, tantôt *pictogramme*. Le premier terme désigne plutôt les dessins du type « arbitraire », tandis que les deux autres correspondent à des illustrations figuratives.

Il y a cependant une nuance entre *emblème* et *pictogramme*. En effet, le premier terme désigne une image concrète évoquant une notion abstraite. Par exemple, le lion stylisé dont se sert la Banque Royale n'a en soi rien à voir avec les services qu'offre cet établissement, mais il est notamment associé à la notion de « royauté » qui fait partie de la dénomination sociale. Le *pictogramme*, lui, se tient loin de ces hautes sphères philosophiques et illustre une réalité bien concrète. Ainsi, la pomme de Apple est l'image pure et simple de la dénomination sociale, et la « douche » Telecom ( combiné et

clavier téléphoniques) évoque de façon claire et rafraîchissante les activités des PTT françaises.

Avant de passer à la désignation globale lettres dessin (fig. 3 et 4), quelques mots sur les renseignements supplémentaires que l'on intègre parfois à l'identification visuelle (fig. 5). L'anglais *tagline*, qui peut sembler quelque peu déroutant de prime abord, se rend généralement par *mention*, terme dont la définition colle parfaitement à la fonction de cet élément important. Évidemment, cela fait plutôt collège classique (avec ses mentions « bien » et « très bien » !) que grosse boîte avant-gardiste, mais rien ne vaut le mot juste...

### Une solution providentielle : la signature

Enfin, la situation se corse quand il s'agit de nommer l'ensemble nom-symbole (ou nom-symbole-mention), favori des stratèges du marketing. En effet, on constate encore à ce chapitre une lacune qui incite graphistes et terminologues à employer, souvent par extension, des termes tels que *symbole social* ou *logotype* (décidément, quel casse-pieds !)... Or nous avons vu que ceux-ci servent déjà à désigner des éléments plus spécifiques de l'identification visuelle.

Encore une fois, on constate que l'usage anglais est beaucoup plus uniforme, ayant adopté depuis un certain temps la très branchée *corporate signature*. Pourquoi pas ? Si les entreprises d'ici hésitent parfois à donner leur bénédiction à ce véritable messie terminologique, les PTT françaises, elles, l'ont jugé digne du nouveau *logo* (on ne s'en sort pas...) qu'elles se sont créées au début de l'année dernière. Cette *signature* ou *signature visuelle*, également adoptée par Bell Canada en juin 1987, pourrait ainsi se voir attribuer une nouvelle vocation : celle d'incarner les vues de l'esprit marketing et de rassurer, devant l'épreuve du regard, graphistes et terminologues... ■

Véronique Décarie  
Bell Canada

Note — Les signatures visuelles reproduites dans le présent article sont des marques de commerce déposées des entreprises en question.

# MAXIMISER CHAQUE MINUTE DE VOTRE TEMPS AVEC LES TÉLÉCOPIEURS SHARP

- Évitez les déplacements inutiles
- Réduisez jusqu'à 60% vos coûts de courrier et d'interurbains
- Augmentez votre productivité au bureau, à la maison



Modèle UX-150

- Modèle de type 63
- Transmission rapide
- Facilité d'utilisation

PRIX RÉGULIER: \$2295.00

PRIX SPÉCIAL pour les membres de la STQ: \*\$1850.00

**SHARP** Le numéro UN dans les  
télécopieurs en Amérique du Nord

Contactez: **Claire Gauthier**  
339-5000

**MDS** SHARP  
3131 Boul. Pittfield  
Mtl, QC H4S 1W7

\* Offre valable jusqu'au 28 février 1989

La parution récente du *Dictionnaire du français Plus* - à l'usage des francophones d'Amérique - pique bien des curiosités et invite à s'interroger sur la lexicographie québécoise. Les lecteurs intéressés trouveront matière à réflexion dans un numéro de la *Revue québécoise de linguistique théorique et appliquée* (7,1-2) intitulé « Pour un dictionnaire du français québécois », qui présente les actes d'un colloque tenu à l'Université de Montréal en mai 1986. L'une des communications porte en titre : « Assumer ou taire les usages lexicaux du Québec » ; il est aussi question des problèmes et méthodes d'un dictionnaire général du français québécois, de la nécessité d'un tel dictionnaire et d'identification linguistique. (Cette revue — à ne pas confondre avec une autre portant le même titre moins les trois derniers mots, recensée ci-après — est publiée par l'Association québécoise de linguistique, Département d'études françaises, Université de Sherbrooke, Sherbrooke J1K 2R1 ; abonnement compris dans la cotisation annuelle : 20 \$)

□  
**Le Coq Héron** (105), revue de psychanalyse, reproduit également les actes d'un colloque - « *Traduction et psychanalyse* », tenu à Paris en 1984. On y traite particulièrement des problèmes de traduction posés par les textes de Lacan, Freud et Nietzsche. Le groupe du *Coq-Héron* se spécialise dans la publication d'articles peu accessibles, traduits de l'anglais, de l'allemand, du hongrois et du hollandais. (Le Coq-Héron, 16, rue Larrey, 75005 Paris ; abonnement annuel — 6 numéros — 200 FF ; Librairie Olivieri, Montréal ; n° 105 : 15 \$)

□  
Dans la même veine, signalons un article du *Nouvel Observateur* (1224, 22 avril 1988) qui traite de la nouvelle traduction des œuvres complètes de Freud : « *Sous la férule de Jean Laplanche, une équipe de traducteurs a normalisé, standardisé l'œuvre du Maître.* »

**Communication et langages** offre aux communicateurs que nous sommes une nourriture riche sur des thèmes variés. En parcourant les derniers numéros, nous avons noté, sous la rubrique Informatique (72) : « *Qualité courrier, qualité imprimé ; le prix du savoir-faire* » ; deux sous-titres (un manipulateur malin comme un singe : le Macintosh ; un malvoyant intelligent : le pragiciel de composition IBM) illustrent le style alerte de la revue. Également dans ce



numéro : « *Analyse automatique des textes...* » et « *La typographie moderne : conséquence de la révolution industrielle ?* ». Sous la rubrique Pédagogie (71), le texte illustré « *Masculin - Féminin : 150 ans de grammaires* » ravivera peut-être des souvenirs... et alimentera certainement la réflexion féministe. La rubrique Langage (75) propose « *Dominances cérébrales et systèmes d'écritures* ». N'oublions pas « *Alex : un code signalétique canadien* », quelque peu démystifié dans le numéro 76. Et, pour finir, trois textes traitant de la publicité des boissons, des voitures de luxe et des bijoux (71, 74 et 76), qui nous offrent des

images de rêve. À signaler aussi, dans cette revue où il est beaucoup question de graphisme, la présentation élégante et sobre des textes qui en agrémentent la lecture. (Éditions Retz, 2, rue du Roule, 75001 Paris ; abonnement par l'intermédiaire de Périodica inc., C.P. 444, Outremont H2Y 4R6 — 6 numéros : 65 \$)

□  
Autre lecture agréable, pour ceux qui s'intéressent à la francophonie en Amérique du Nord : le numéro 70 de la revue *Études de linguistique appliquée*, entièrement consacré aux foyers francophones des États-Unis. Parmi les sujets abordés : géographie de la franco-américaine, la chanson folklorique franco-américaine, quelques caractéristiques lexicales du parler français en Nouvelle-Angleterre (nombreux exemples à l'appui) et un autre regard sur Jack Kerouac (francophone immigré). Cette revue, généralement axée sur la didactique des langues, a aussi pour vocation, comme l'indique son énoncé de politique éditoriale, de « *promouvoir l'usage du français dans la communication scientifique internationale* ». Dans le numéro 67, un article très détaillé porte sur les mots-valises et les dictionnaires de parodie ; on y trouvera une bibliographie des anti-dictionnaires et un aperçu du genre, qui a ses lettres de noblesse. Lecteurs trop sérieux, s'abstenir ! À noter aussi, dans ce même numéro, un article sur l'acceptabilité des mots. (Société nouvelle Didier Érudition, 6, rue de la Sorbonne, 75005 Paris)

□  
Dans les dernières livraisons de *Language Monthly* (55-57), nous avons retenu l'article « *Terminology Database Based on Conceptual Relationships* » (il s'agit d'INTERDOC, mis au point par Ericsson), des comptes rendus détaillés de rencontres (colloque sur l'histoire de la terminologie, tenu à Bruxelles en mars dernier, deuxième congrès annuel de l'*Institute of Translation and Interpreting*, tenu à Londres en avril) et des présentations d'ouvrages (*La traduction technique* de C. Bédard, la version anglaise de

*Dictionnaire thématique visuel* de J.-C. Corbeil, ainsi que le manuel *A Textbook of Translation* de P. Newmark — commenté en quatre pages sous le titre « *Latest Thoughts of Translation's Guru* ». Le numéro 55 contient le code de déontologie de la *Federation of Translation Companies of Great Britain* et annonce la création de l'*Asociacion de Traductores de Lengua Vasca*. Enfin, l'article « *Living on the Border* » fournit des observations sur la vie à Bienne, ville bilingue de Suisse. « *No love affair but a good, solid, slightly boring marriage* », conclut l'auteur. Autre intérêt de la revue : le calendrier des congrès et colloques dans le domaine langagier qui se tiendront à travers le monde jusqu'en 1990. Nous appréhons avec grand regret que la revue cesse de paraître après le numéro 58.

Le *Bulletin de l'ACIA* (9,2) est entièrement consacré à l'aménagement linguistique, thème du 18<sup>e</sup> colloque annuel de l'Association. Titres des conférences : « L'aménagement linguistique face à la science linguistique », « L'implantation terminologique : comportements, perceptions et attitudes », « L'aménagement de l'enseignement du français langue maternelle au Québec », « Models of Language Planning for Minority Languages ». À noter aussi, dans le dernier numéro (10,1), l'article « Pour une méthode générale de traduction : traduire par l'interprétation du texte ».

*META* (33,2) présente une variété de textes sur l'enseignement de la traduction dans les universités canadiennes (traduction littéraire, scientifique, économique, commerciale, sociologique, juridique ; précis-writing, thème spécialisé, exercices de style, révision, terminologie...)

Dans *Cahiers de lexicologie*, il est question des effets des anglicismes lexicaux sur le système français ; l'auteur distingue les emprunts à l'anglais germanique — qui ont une incidence phonétique et graphique — et les emprunts à l'anglais gréco-latin — qui seraient les plus perniciosax.

Signalons dans *Revue québécoise de Linguistique* (17,1) un texte intitulé « *Generation automatique de rapports boursiers français et anglais* » (adaptation du module linguistique d'un système anglais après étude des particularités du sous-langage boursier).

Dans les *Nouvelles de la FIT*, on lira en particulier les rapports d'activité présentés au XI<sup>e</sup> congrès mondial, le programme 1987-1990 de la Fédération et un bref compte rendu d'un jugement important pour la profession, prononcé au Danemark. Avis aux intéressés : le Comité pour la bibliographie internationale de la traduction recherche des collaborateurs.

*The ATA Chronicle* nous livre une bibliographie de dictionnaires portugais et anglais-portugais (17,4). Le numéro 5 comporte plusieurs pages sur la rémunération des traducteurs, notamment les directives de l'ATA concernant les tarifs et l'évaluation quantitative du travail.

Dans *Traduire* (136), signalons les résultats d'un sondage sur la condition du traducteur salarié en France, un article intitulé « *La connaissance des langues passives chez le traduc-*

*teur scientifique et technique* » et la suite du glossaire anglais-français « *Terminologie financière et économique* » (lettre S).

*The Linguist* (27,2) explique comment se fit le déchiffrement des hiéroglyphes et livre un texte de réflexion, « *Science, Technology and Language* », qui prône l'étude des langues (« *to speak another language is to possess another soul* »).

Dans *Le linguiste/De Taalkundige* (55,4), nous avons relevé une liste d'articles sur le logiciel Mercury/Termex (gestionnaire de données textuelles destiné aux traducteurs).

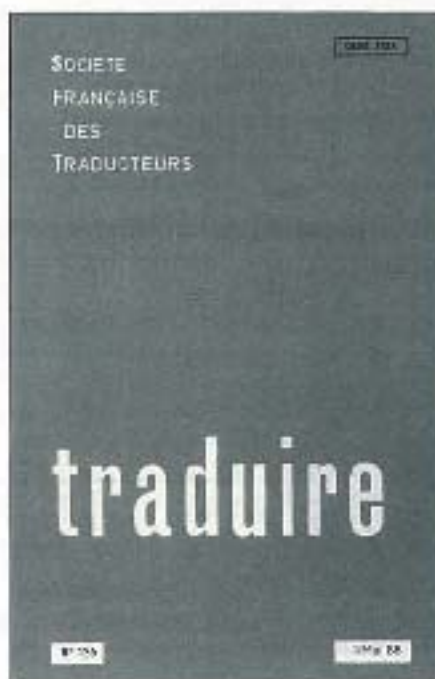
*Capital Translators* (5,3) présente une analyse des principaux ouvrages de référence en chimie, la grille de rémunération des traducteurs au gouvernement américain (9,4) et le code de déontologie de l'ATA (9,5).

*Translators News*, bulletin publié par *The Translators Association* de Grande-Bretagne, présente les résultats d'un sondage sur la rémunération des traducteurs. Conclusion : « *The general trends do appear encouraging although it is sadly still true that literary translation is predominantly an underpaid profession* ». Dans les nouvelles, on annonce que l'Université de Lausanne envisage de créer une école de traduction.

Dans *Transforum* (printemps 1988), l'*Alberta Association of Translators and Interpreters* nous propose : « *L'interface avec la photocomposeuse* » et « *To Tiden with love* » (pour les traducteurs spécialisés en langue allemande).

*Le Mot de Passe* (5,2-7), publié par Petro-Canada, complète sa série d'articles sur le pétrole : l'exploration, les droits pétroliers et gaziers, le forage, l'appareil de forage, les installations marines, le trépan sont traités tour à tour (vocabulaire en contexte et lexique).

À signaler dans *INFORMATIO* (17,2), le second d'une série d'articles sur l'utilisation de *WordPerfect* par les traducteurs (à propos d'accents).



Pour en savoir plus sur la signalisation par canal sémaphore, on lira deux récents numéros de *Terminologie* (11,1-2). En complément : « *A Brief Look at Some Common Problems in Written English* ».

Dans son dernier *Lexique* (15), Pratt and Whitney présente un vocabulaire illustré de l'automobile, comprenant les diverses parties du tableau de bord.

*Info-terminologie*, de Dontaq, propose dans son dernier numéro (12,2) un article illustré, complété d'un lexique, sur les panneaux dérivés du bois.

Au sommaire de *Lexicom* (26-28) : « *Affectation, répartition, imputation, ventilation* », « *Aucun de billing* » et « *Le nécro revisité* ».

Pour mieux connaître les opérations de charge, on consultera le deuxième numéro du bulletin *Au bout de la langue*, publié par la Banque Royale.

*Terminologie comptable* présente les études suivantes : « *Norme, normalisation, normalisateur* », « *Virement ou dépôt* » (2,19) ; « *Leverage* » (2,20) ; « *Due diligence* » (« *c'est-à-dire due diligence meeting* ») et « *Gathering of information* » (2,21).

*C'est-à-dire* (18,1) nous offre un lexique illustré du piano droit, des réflexions sur la presse parlée, « *reservoir d'informations du Québécois d'aujourd'hui* », et une recen-

sion de la deuxième édition du *Nouveau dictionnaire des difficultés du français moderne* de J. Hainse.

La chronique jurilinguistique du bulletin *Le Juriste* (6) porte sur les séries synonymiques dans le style juridique anglais.

*Télé-Clef* (2/1988), publié par le Centre de référence de la documentation juridique de langue française en matière de *common law*, annonce la création de l'Association canadienne des juristes-traducteurs. À lire dans ce numéro : « *La traduction au ministère de la justice : augmentation de 70 % de la demande* », « *L'enseignement de la langue juridique française* » et « *Le sens courant des mots : utilisation de sources bilingues* ».

*L'Actualité terminologique* (21,3-4) nous livre une moisson de lexiques et d'études concernant divers domaines d'activité : la mesure en psychologie, la taxinomie des oiseaux du Canada, les produits de la pêche, les XV<sup>e</sup> Jeux Olympiques d'hiver, la planche à voile, le canot-camping, le turbopropulseur, les moteurs et autres engins. Signalons aussi deux articles, l'un portant sur la sémantique de l'adjectif (« *Influence et relation* ») et l'autre sur la créativité lexicale en intelligence artificielle.

*Terminogramme* (47-48) nous donne l'occasion de mieux connaître les services linguistiques de l'ONU et nous révèle des liens peut-être insoupçonnés entre la terminologie

et la modélisation des connaissances (thème du congrès de Trèves, organisé par Infoterm en 1987). À la rubrique des comptes rendus : « *450 ans de traduction au Canada* », « *Le point sur l'aménagement linguistique* », « *Nos façons de parler* » (titre d'un ouvrage sur la prononciation du français québécois) et « *L'enseignement du français, langue maternelle* ». La revue consacre une page au premier congrès du CTIC.

Dans une récente livraison de la revue *Le français dans le monde* (215), l'article « *87-88 : les mots de l'année* » présente les vocables qui ont défrayé la chronique (de *yuppies* à *perestroïka*).

À l'occasion des Championnats du monde d'orthographe de langue française, la revue *Libre* (150) a proposé à ses lecteurs un détour du côté des dictionnaires et encyclopédies. Une cinquantaine d'ouvrages y sont brièvement décrits. ■

Zélie Guével

**Ne restez pas  
hors-circuit !**

Veuillez m'abonner à « Circuit », magazine d'information sur la langue et la communication (un an, quatre numéros : 20 \$ ; extérieur du Canada : 30 \$).  
(Écrire en majuscules.)

nom :

adresse :

code postal :

signature :

date :

Chèque ou mandat  
à l'ordre de  
« Circuit 87Q »

Circuit  
Société des traducteurs du Québec  
1010, rue Saint-Catherine O. est.  
Bureau 540, Montréal (Québec) H3B 1G4



*dactylographe rapide MR inc.*

7302, AVENUE FIELDING  
MONTRÉAL (QUÉBEC) H4V 1R7  
TÉLÉPHONE: 482-5751

SERVICE DE TRAITEMENT DE TEXTE

AES 7300 / 7200

MICOM 3004 / 200\*

WORDPERFECT

Visio4



TRAITEMENT DE TEXTES

"Du début à la fin,  
ceux qui savent, ont le secret"

- préparation de documents spécifiques
- recrutement et placement de personnes
- formation (français, anglais, spécialisés)

4 Place Laval, bureau 290  
Laval (Québec) H7N 1Y3  
Télécopieur: 681-4004  
Téléphone: (514) 559-5765

De plus, nous avons  
de la traduction

**IBM**

*Les mots*  
*cabinet de langage*

Julie Desgagné

3485, av. Elmdale, n° 12, Montréal H3S 1W8 - tél.: 302-5394

**NEXYS**

*Services informatiques*

Vente - Crédit-bail - Soutien technique  
Bureautique - Edition électronique  
Impression laser - Communications  
Lecture optique - Télématicque

3470, rue Stanley, bureau 1905, Montréal H3A 1R9 - Tél.: 844-1198



Josée Ouellet Simard

(514) 663-8448

traduction spécialisée  
en administration

458, rue de Guyenne  
Laval-des-Rapides  
H7N 4A3

*Spécialité de  
traitements  
de textes gpl.*

(514) 465-9373  
(514) 465-9198

MICOM  
APS  
IBM  
Laser

1104, rue Victoria  
Suite 105  
Lemoyne, Qc J4R 1P9  
Télécopieur: (514) 465-8632

yves gosselin



**2001**  
**TEXTES**  
ENR

Traitement de texte

Maryse Deshaies  
545 Place St-Georges  
Montréal Qc H 3A 4V6  
Tél.: 646-2001

## Nouveautés

### Colloques • Congrès

• Association de littérature et de linguistique computationnelles. **L'ordinateur et les recherches littéraires et linguistiques**, Paris, Champion-Slatkine, 1988, 181 p. [65 \$]

Contient quelques communications en anglais et en français présentées à la 3<sup>e</sup> conférence internationale, University of East Anglia, Norwich, Grande-Bretagne. (Librairie Olivieri, 3527, av. LaCombe, Montréal H3T 1M2)

• CZAP, Hans and GALINSKI, Christian (Ed.), **Terminology and Knowledge Engineering. Supplement**, Frankfurt, Indeks Verlag, 1988, 256 p. Supplément des actes du **International Congress on Terminology and Knowledge Engineering** parus en 1987 chez le même éditeur.

• Office de la langue française / Commissariat général de la langue française. **Actes du colloque Terminologie et technologies nouvelles**, Québec, Gouvernement du Québec, 1988, 383 p. Actes du colloque tenu à La Défense du 9 au 11 novembre 1985. Comprend le texte des allocutions, des communications et des débats. (Les Publications du Québec)

• Office de la langue française / Société des traducteurs du Québec. **Actes du sixième colloque OLF-STQ de terminologie. L'ère nouvelle de la terminologie**, Québec, Gouvernement du Québec, 1988, 328 p. Actes du colloque tenu à Montréal du 27 au 29 novembre 1985. Comprend le texte des allocutions, des communications et des débats. (Les Publications du Québec)



### Dictionnaires

• BERNARD, Yolande. **Lexique de la fiscalité / Taxation Glossary**, Bulletin de terminologie n° 177, Ottawa, Approvisionnement et Services Canada, 1988, 304 p. [12,95 \$] Lexique bilingue comportant 3 128 entrées dont un grand nombre renvoie à la *Loi de l'impôt sur le revenu* (Centre d'édition du gouvernement du Canada, Ottawa (Ontario) K1A 0S9)

• Comité interentreprises de la terminologie des turbines et des alternateurs. **Vocabulaire de la turbine Francis**, Montréal, Hydro-Québec, 1988, 67 p. Comporte trois parties. La première regroupe des illustrations, la deuxième contient le vocabulaire et la troisième consiste en un lexique anglais-français. (Hydro-Québec, Centre d'information et de documentation, service Terminologie et Diffusion, 75, boul. René-Lévesque Ouest, Montréal H2T 1A4)

• DE LUCA, Johanne. **Dictionnaire anglais-français des télécommunications**, Paris, Masson, 1988, 401 p. [62,40 \$]

Regroupe la majorité des termes utilisés en télécommunications (32 000 entrées anglaises et 2 200 abréviations). Comprend notamment la terminologie du téléphone cellulaire et des réseaux numériques à intégration de services. (Librairie Olivieri)

• DE VILLERS, Marie-Éva. **Multidictionnaire de la langue française**, Montréal, Québec / Amérique, 1988, 1 142 p. [39,95 \$] Comprend plus de 45 000 entrées et 200 tableaux. Intègre dans un seul ordre alphabétique les difficultés du français.

• JAMMAL, Amal, ALLARD, Robert, et LOSLIER, Geneviève. **Dictionnaire d'épidémiologie**, Saint-Hyacinthe / Paris, Edisen / Maloie, 1988, 171 p. [26,95 \$] Ouvrage bilingue qui comprend 300 expressions et leur(s) définition(s). Suivi d'une bibliographie, d'un index des synonymes ne faisant pas l'objet d'une entrée principale et d'un lexique anglais-français. (Librairie Olivieri)

• MASSION, François. **Dictionnaire de belgicisms**, Francfort, P. Lang, 1987, XXXVI + 946 p. Cherche à recenser à partir de témoignages écrits ou oraux, et en indiquant systématiquement les sources utilisées, les belgicisms tels qu'on les rencontre dans la Belgique d'aujourd'hui. (Librairie Olivieri)

• RIVARD, Denis. **Vocabulaire des précipitations acides et de la pollution atmosphérique**, Bulletin de terminologie n° 175, Ottawa, Approvisionnement et Services Canada, 1988, 247 p. [9,95 \$] Comprend quelque 600 notions et réunit environ 850 entrées anglaises. (Centre d'édition du gouvernement du Canada)

• Secrétariat d'État, **Lexique des barrages / Glossary on Dams.**

Ottawa, Approvisionnement et Services Canada, 1988, 33 p. [8 \$]  
Lexique bilingue qui traite de tous les types de barrage, que ceux-ci soient destinés à la production d'électricité, à l'irrigation, à la navigation intérieure, à la protection contre les crues, etc. (Centre d'édition du gouvernement du Canada)

• Téléglobe Canada **Dictionnaire bilingue des télécommunications internationales. Équipements de commutation, Volume 3.** Montréal, Téléglobe Canada, 1988, 544 p. [40 \$]  
Comprend 2 852 termes français et anglais, 619 notions définies en anglais et en français et 117 illustrations. (Téléglobe Canada inc., Services linguistiques, 680, rue Sherbrooke Ouest, Montréal H3A 2S4)

## Traduction • Linguistique

• Direction générale de la terminologie et des services linguistiques, Secrétariat d'État du Canada, **Aide-mémoire d'autoperfectionnement à l'intention des traducteurs et des rédacteurs.** Ottawa, Approvisionnement et Services Canada, 1987, 230 p. [8,25 \$]  
Contient des conseils et de nombreux exercices (Centre d'édition du gouvernement du Canada)

• PERGNIER, Maurice (éd.), **Le français en contact avec l'anglais. Hommage à Jean Darbelnet.** Paris, Didier Érudition / Société pour l'information grammaticale, 1988, 175 p.  
Ouvrage qui veut témoigner de l'ampleur et de l'importance de l'œuvre de J. Darbelnet et lui offrir des travaux illustrant l'état actuel de la recherche sur l'anglicisation de la langue française en Europe et ici.

## Divers

• LAURENT, Jacques. **Le français en cage.** Paris, Grasset, 1988, 140 p. [19,95 \$]  
Pour que le français ne devienne pas une langue morte, Jacques Laurent part en croisade. (Librairie Olivier)

# Another English grammar...

Jean-Pierre ATTAL, *Grammaire et usage de l'anglais.* Paris-Gerbloux, Éditions Duculot, 1987, 391 p. (69,95 \$)

ON THE jacket of this book the following claim is made: "Fruit de 30 ans d'enseignement, *Grammaire et usage de l'anglais* offre à l'étudiant, au traducteur, au professeur, comme à tous ceux qui veulent perfectionner leur anglais et disposer — à l'école, au bureau ou à la maison — d'un guide sûr et complet, l'ouvrage de référence qui leur manquait." This is a rather exorbitant claim given the number of English grammars that have been published over the years, and an even more exorbitant claim given the quality of this particular grammar, which will most certainly not replace those already published.

Errors, vague explanations and incomplete examples abound in the book. English punctuation, for example, is generally ignored. In the examples given on page 264 alone, single commas separate subjects from verbs, incomplete sentences are punctuated with periods, and non-restrictive relative clauses are not punctuated at all! Elsewhere — such as page 233 — commas are used to join independent clauses. Nor are the rules of English grammar presented any more accurately. Too often explanations are so vague as to be useless. On page 346, for instance, we learn that although the auxiliary "be" is not used in the present or past perfect tenses, "on le trouve parfois employé à ces temps avec certains verbes" (*my italics*). Not only is this explanation vague — it would be difficult to know from this when "be" can be used —, it is also incorrect. The auxiliary "be" is never used to form the perfect tenses, and the examples given ("He was finished with his work", "The guests are all gone...") are examples of the use of the simple past and the simple present tenses of the verb "to be" followed by adjectives ("finished", "gone"). To take another — more extended and more important — example, the presentation of the use of the article in English is vague,

incoherent, and at times simply wrong. Thus on page 94, the author writes: "... l'article indéfini désigne toujours une *unité quelconque* d'une certaine catégorie, classe ou série..." (note the use of "toujours"), and on the very next page: "L'article indéfini peut servir à désigner la catégorie, la classe ou la série tout entière..." "Always", or so it would seem, does not *always* mean "always".

A similar lack of coherence can be found elsewhere in the discussion of the article. Attal writes that the (definite) article is always (I) used before a noun representing a species (page 81), as in the example "The rabbit is a long-eared animal"; he would therefore be unable to account for a sentence such as "Rabbits are long-eared animals", for not only is the definite article not used here before a noun representing a species ("Rabbits"), according to his explanation of the use of the article, no article is used here at all (*cf.* pages 77, 94 — "L'article indéfini... n'a pas de pluriel."). And there are many other contradictions. It is difficult to tell, for example, whether "the United States" requires a singular or a plural verb. Whereas on page 85, "the United States" is classified as a plural proper noun and distinguished from "Flanders" and "Wales", which are said to be singular — the implication being that "the United States" requires a plural verb —, on page 51 "the United States", "Flanders", and "Wales" are (correctly) to be found together in a list of nouns ending in "s" which take a singular verb.

These are but a few of the errors and inconsistencies to be found in this grammar, which despite its size (and price!) is really not of much use, lacking as it does the one essential quality — accuracy. Translators and language-learners who wish to consult a reference grammar with an emphasis on the differences between French and English would be well advised to purchase instead — at a quarter of the price — *Grammaire anglaise de l'étudiant*, by S. Berland-Delépine, published by Ophrys. ■

Paul St-Pierre  
Université Laval

## Quand on bureautique

Une deuxième édition qui se présente comme une double réussite.

Bell Canada, Services linguistiques, Centre de terminologie et de documentation, *La bureautique intégrée / The Integrated Office*. Montréal, Bell Canada, 1987, 250 p.

LA DEUXIÈME édition (1987) de *La bureautique intégrée*, lexique anglais-français et français-anglais des Services linguistiques de Bell Canada, attendue avec impatience, ne déçoit pas. Le nombre d'entrées tant anglaises que françaises a quintuplé, le lexique comptant maintenant plus de 3 500 entrées françaises et quelque 3 000 entrées anglaises. La terminologue Anne Boisvert et ses collaborateurs s'appuient sur une bibliographie d'environ 150 titres de revues, d'ouvrages spécialisés et de manuels de l'utilisateur. Comme si cet enrichissement plus que considérable ne suffisait pas à justifier une seconde édition, on a même ajouté au lexique proprement dit de brefs exposés techniques.

Malgré quelques lacunes (*user ID* et *profile* ne figurant pas au lexique) et certaines entrées inutiles (le terme *cell* se rendant en français par *cellule* ou *case*, pourquoi prendre la peine de mentionner *number of cells*, et ses équivalents français, *nombre de cellules* et *nombre de cases* ?), le lexique est aussi complet que peut l'être un ouvrage traitant d'une réalité en constante évolution. La langue est à l'image du secteur qu'elle définit : elle se caractérise entre autres, comme le fait remarquer dans son avant-propos Nada Kerpan, du Centre de terminologie et de documentation de Bell Canada, « par une synonymie dense ». Plus du tiers des entrées, en effet, renvoient à un synonyme ou en mentionnent l'existence. De ce point de vue, le lexique semble moins normatif que descriptif : au traducteur de choisir s'il préfère rendre *to log in* (ou *to log on*, *to sign on*, *to sign in*) par *entrer en communication*, *entrer dans le système* ou *ouvrir une session* (équivalent ajouté à la présente édition). Ce parti pris de ne pas privilégier un terme plutôt

qu'un autre pourra en agacer certains ; d'autres se réjouiront au contraire d'avoir enfin un peu de latitude en traduction technique... Précisons enfin que les termes sont souvent accompagnés du sous-domaine d'emploi (tableurs, infographie, etc.) ou d'un complément (fonctionner [sous MS-DOS, UNIX, etc.]).

Les brefs exposés techniques sur divers sous-domaines de la bureautique (micro-informatique, tableurs, messagerie électronique, etc.) constituent à eux seuls une véritable introduction bilingue au sujet. Ces



explications, totalisant dans chaque langue une dizaine de pages, offrent l'avantage de présenter de façon générale mais précise le domaine — ce

qui intéressera le néophyte — et d'articuler autour des cooccurrents les termes contenus dans le lexique proprement dit — ce que tout traducteur recherche mais trouve rarement dans un lexique. Cette deuxième édition de *La bureautique intégrée* se présente donc comme une double réussite. ■

Rodrigue Audet  
Cartier et Lelarge inc.

## Nouveau titre en traductique

MURIEL VASCONCELOS (ED.), *Technology as Translation Strategy*. SUNY Press, Binghamton, 1988, 243 p.

PUBLIÉ sous l'égide de l'ATA, cet ouvrage rassemble une trentaine d'articles écrits par des traducteurs et par des développeurs de logiciels de traductique. Il couvre tous les aspects du sujet, des plus humbles aux plus avancés.

D'abord, bien sûr, le traitement de texte : comment l'utiliser au maximum, comment se débrouiller avec les signes diacritiques, les alphabets non romans, etc. Ensuite, les aides terminologiques à la traduction. Les grosses banques de terminologie (TERMIUM notamment) ont droit à une description en règle, mais il est beaucoup question des minibanques (fichiers personnels ou d'entreprise), de leur compatibilité, de leur partage. Dans la foulée, divers auteurs décrivent les caractéristiques qu'ils jugent souhaitables pour le poste de travail du traducteur.

Enfin, les systèmes de traductique (traduction assistée, interactive ou automatique). À peu près tous les

systèmes commerciaux sont décrits avec plus ou moins de détails. Par ailleurs, de nombreux articles abordent les aspects pratiques de la traductique : comment choisir et implanter un système, la postédition et ses côtés enrichissants, la collaboration entre traducteurs et développeurs, etc.

Dans tout l'ouvrage, la parole est aux praticiens, et non aux linguistes. Le contenu des articles est très accessible au traducteur moyen ; il ne concerne d'ailleurs pas seulement la technologie elle-même, mais véhicule aussi les témoignages de gens qui vivent avec cette technologie, leur expérience, leurs impressions, leur vision personnelle.

Les articles, étant donné leur grand nombre, n'ont en moyenne qu'une dizaine de pages ; dans certains cas, on reste un peu sur sa faim. L'aspect « panoramique », en somme, prend le pas sur le détail. L'ouvrage y gagne en fraîcheur ; on termine la lecture en ayant l'impression d'avoir assisté à un colloque

témoignant de façon éloquente du renouveau d'intérêt pour la traductique, et de l'urgence pour les traducteurs de ne pas se laisser dépasser par la vague. ■

Claude Bédard



# Le français, plus...

Après *Béllsle*, le seul dictionnaire descriptif de la réalité d'ici dont on ne peut cependant passer les lacunes sous silence. Où sont donc passées nos pitoune, minoune et fougoune ?

Le Dictionnaire du français Plus. À l'usage des francophones d'Amérique. Montréal, CEC, 1988, XXIV + 1856 p.

ENFIN un dictionnaire qui ouvre largement ses colonnes à la variété particulière de français qui est la nôtre. En effet, le *Dictionnaire du français Plus* intègre à sa nomenclature quelque 4 000 mots (ou emplois) caractéristiques du français canadien (pour fin de comparaison, le *Petit Robert* n'en compte que quelques centaines). On y retrouve des mots familiers ou populaires comme *maganer* ou *acéaler*, des mots courants comme *barrer* et *mitaine*, des mots liés à notre histoire, à nos institutions propres comme *habitants*, *municipalités*, *rang*, *sous-ministre*, etc. Il faut aussi noter, ce qui nous change agréablement des ouvrages hexagonaux, la présence de nombre de nos gentils : *maskoutain*, *camplovellensien*, *fidélien*, etc.

Ces canadianismes sont généralement présentés dans des définitions complètes et précises, illustrés d'exemples choisis ou construits avec soin et donnent souvent lieu à des développements encyclopédiques des plus pertinents (voir, par exemple, les articles *québécois*, *canadiens*, *sou* et *joual*). Tel quel, ce dictionnaire s'impose comme le meilleur outil de décodage, à ce jour, de textes et de discours québécois.

Malheureusement, pour les quelque 58 000 autres mots, les auteurs se bornent à reproduire, sauf retouches mineures, un dictionnaire (Hachette) fait en France, pour des français : c'est donc leur perception du lexique français qui domine, ce qui donne lieu, pour l'usage d'ici, à de fâcheuses surprises.

Ainsi, à en croire les modèles proposés, on prononcerait d'une part *châssis* [ʃasi], à la québécoise (avec un *a* postérieur), mais *château* [ʃato] comme dans *cadeau* (avec un *a* antérieur) ; on prononcerait *hanch* [ʃaŋ], à la québécoise (avec un *o* ouvert), mais *punch* [pœŋ] (comme le *est* de peur) ; il faudrait dire *blesser* [blesɛ] (avec un *è*) et non à la québécoise [blesɛ] (avec un *é*) ; pour *pet* on dirait, comme en France, [pɛ] (sans *t* final) et non [pɛt] : c'est sans doute plus poli. Nous voici donc, et sans indication aucune à cet effet, écartelés entre deux systèmes de prononciation : une prononciation pour les mots que l'auteur a retenus comme canadiens, une autre pour les mots proprement français et les mots communs aux deux usages ; on voit mal alors le progrès dans la « sécurisation » linguistique des jeunes Québécois, pour qui la prononciation est justement un facteur d'identité important. Et c'est la même chose, mutatis mutandis, sur le plan strictement lexical. *Bazon* et *guimbarde* sont donnés tous deux comme familiers, mais rien ne nous indique que l'un des deux est d'usage strictement québécois, contrairement à l'autre ; rien ne nous dit que *maganer* ne s'emploie qu'au Québec, mais que *se poiler* y est inconnu ; que *niaiseux* est un canadianisme mais que *à la coule* est strictement français, etc. L'absence quasi généralisée de telles indications nous place en porte-à-faux entre les deux usages lexicaux.

L'utilisateur qui a besoin de savoir où se situe exactement tel emploi doit nécessairement exercer un contrôle sur le *Dictionnaire du français Plus*, à l'aide du dictionnaire du français « standard ».

Bref, la partie proprement québécoise du dictionnaire (quelque 4 000 mots et emplois sur 62 000) est bien

DICTIONNAIRE  
DU FRANÇAIS

plus

CEC

faite, et on ne saurait lui reprocher que son caractère encore trop partiel et l'arbitraire de ses choix (au nom de quel principe, en effet, a-t-on écarté *fun*, *poigner*, *quêtaine*, *gossie*, *goster*, *fournier*, etc. ?).

La partie commune au français de France et au français canadien est presque intégralement reprise du dictionnaire Hachette, et priorité y est donc donnée à l'usage hexagonal et dans la prononciation et dans les définitions. Qu'on songe, par exemple, à *cuisinière*, défini « fourneau de cuisine », à *bicyclette*, marqué *ancien* et défini « vélocipède à deux roues de taille différente », ou encore à *poêle* (prononcer [pwal] comme poil s'il vous plaît !), défini exclusivement comme « appareil de chauffage à foyer clos » : ne s'en sert-on pas ici surtout pour la cuisine ?

La portion du lexique proprement française — comme la portion proprement québécoise, d'ailleurs — est

## Faits, dits et chiffres

le plus souvent non identifiée comme telle (voir, par exemple, *boumer, costard, cramer* ou *poilant*). Comment l'usage peut-il s'y retrouver ?

Lorsqu'il semble y avoir concurrence entre des mots familiers proprement québécois et des mots plutôt « français », on a l'impression que la préférence est accordée aux mots français : ainsi, *coquerelle*, seul mot en usage au Québec, n'est-il donné que comme synonyme de *cancrelat* ; on trouve dans le dictionnaire *couille*, mais non *gosse* ; *foutre* et *baiser*, mais non *fourrer*, etc. Serait-il plus honorable d'avoir des couilles que des gosses, moins vulgaire de se faire foutre ou baiser que de se faire fourrer ? Voudrait-on, après tant de dénégations, promouvoir un certain usage, mettre « à la coule » tous les Québécois ?

De deux choses l'une : ou bien on intègre à une description de l'usage hexagonal un certain nombre — aussi grand que l'on voudra — de canadianismes, que l'on identifie comme tels, ou bien on effectue carrément la description (aussi bien phonétique que sémantique) à partir de l'usage canadien, et on marque comme tel tout ce qui appartient en propre aux autres usages de la francophonie, tout ce qui est caractéristique d'autres variétés de français que la nôtre.

En onetant ces distinctions, en présentant tout sur le même plan, le *Dictionnaire du français Plus* n'est déjà plus un dictionnaire du français « standard », et pas encore, loin s'en faut, un dictionnaire du français d'ici. Bon dictionnaire de découpage, mais non d'encodage, il risque fort de déconcerter celui qui doit absolument savoir où exactement, dans quel usage il se situe. Dans son état actuel, ce dictionnaire est un hybride, un mutant dans lequel personne ne voudra se reconnaître tout à fait, mais qui promet suffisamment pour nous donner à rêver de ce que pourrait être, au terme de la mutation, une description lexicale pensée et conçue essentiellement en fonction de la réalité québécoise et nord-américaine, à partir de modèles et de normes qui nous soient propres. Somme toute, le *Dictionnaire du français Plus* rendra certes de grands services, mais il demeure pour le moins perfectible. ■

Lionel Boissvert  
Université Laval

### 60/700 = 8,6 %

« ... in a country of 25 million (Canada), there are some 700 books published each year, of which about 60 are translations. Of the \$3 million disbursed by the Public Lending Right Commission, only \$36.880 went to translators. The Canada Council over the last six years has increased its International Translation Program from a total of \$16,442 in 1981-82 (for four countries), to \$198,788 in 1986-87, to support the translation of 60 Canadian books in 12 different countries. In other words, the Council supported as many translations into foreign languages as it did into French and English. » (Wayne Grady, literary translator)

### Des images (et des chiffres) pour le dire

Avec les versions bilingues, le *Dictionnaire thématique visuel* a maintenant été tiré à 450 000 exemplaires et ses ventes dans le monde totalisent 10 millions de collars. Depuis l'été de 1986, il s'est vendu au Canada 75 000 exemplaires du DTV. L'éditeur vient en outre de conclure des contrats de diffusion pour la Chine et le Mexique. La carrière du DTV ne s'arrête pas là : à venir, une version couleur pour la jeunesse.

### Y sont fous ces logophiles !

« Le Français est logophile, perversion mal connue. L'étranger, stupéfait, découvre, dans nos meilleurs journaux, des papiers de deux colonnes consacrés au trait d'union. Un peu avant qu'il soit huit heures, il aperçoit devant leur télé dix millions d'obsédés textuels en train d'imaginer neuf lettres dans toutes les positions possibles. » (Alain Schifres, *Le Nouvel Observateur*, janvier 1987)

### Traduire pour la scène

« Le petit nombre de traductions éditées au Québec ne doit pas cacher que l'on traduit pourtant beaucoup pour le théâtre. Sur 716 pièces répertoriées entre 1958 et 1988 dans sept grands théâtres de Montréal et de

Québec, on a pu recenser 392 pièces d'origine anglo-canadienne ou d'origine étrangère, soit près de 55 % de la production totale. Durant la même période, on a enregistré 324 pièces québécoises, soit un peu plus de 45 % du répertoire intégral. Si l'on enlève du répertoire étranger les œuvres en provenance de pays francophones, puisqu'elles sont déjà écrites en français, il reste 256 pièces en langues étrangères. Sur ce total, 156 pièces ont été traduites au Québec, ce qui représente 61 % des textes étrangers portés à la scène. Les autres traductions viennent de France. » (Annie Brisser)

### L'Université d'Ottawa : bilingue et sérieuse

Inscription affichée au vestiaire du pavillon des sports :

No smoking/Défense de fumer  
No food/Défense de manger  
No drinks/Défense de boire  
No loitering/Défense de s'amuser  
(ce qui se dit en France, Interdit de stationner et au Québec, Interdit de flâner)



### Haro sur la grammaire

« Irrationnelle comme la foi, notre grammaire est la religion des laïcs. Nous avons nos ayatollahs (les puristes), nos Jean XXIII (les réformateurs de l'orthographe), nos sectes. »

« La grammaire française et le cricket britannique sont deux jeux incompréhensibles qui passionnent les indigènes et rendent tous les autres à peu près fous. »

« Dieu, quand il fit le français, créa la Règle, puis lui donna l'Exception pour la tenter. Lâché dans une dictée sauvage, ce couple infernal ne tarda pas à commettre la première faute. » (Alain Schifres, *Le Nouvel Observateur*, janvier 1987)

## Langagiers, à vos manuels de traitement de texte !

***Vous croyez connaître votre traitement de texte ? Ne répondez pas trop vite. Qui sait ce qui peut arriver lorsque votre réviseur, opérateur de traitement de texte ou éditeur aura à modifier le document que vous lui aurez remis sur disquette...***

LES PROGRAMMES de traitement de texte ont fait leur apparition il y a un peu plus d'une quinzaine d'années. Pendant toute cette période, beaucoup d'utilisateurs de ces programmes ont pu se permettre de faire croire qu'ils connaissaient la manière de s'en servir. Malheureusement pour eux, les impératifs de la connectivité vont les obliger à rajuster leur tir. Voyons pourquoi et comment.

Il existe des centaines de logiciels de TT, chacun possédant ses règles, ses méthodes, ses raccourcis. Toutefois, l'apprentissage de ces programmes représente bien plus que la mémorisation d'une série de trucs et de recettes de cuisine. On ne peut

tirer pleinement profit d'un traitement de texte si l'on ne comprend pas l'esprit qui a présidé à sa conception.

L'exemple le plus grossier qui me revient à la mémoire est celui d'un enseignant qui se servait de son logiciel exactement comme d'une machine à écrire : chaque fois qu'il se rendait en fin de ligne, il faisait un retour de chariot afin de se positionner à la ligne suivante. J'espère au moins qu'il s'est demandé, ne serait-ce qu'une fois, pourquoi ses amis s'extasiaient tant sur les mérites du traitement de texte...

Sans faire preuve d'une ignorance aussi désolante, de nombreux langagiers font semblant de se servir de

leur programme. Le problème le plus fréquent concerne la disposition du texte. Prenons deux exemples : le centrage et le paragraphe en retrait.

### **Centrage » à la mitaine »**

Peu importe le programme que vous utilisez, il n'existe qu'une seule manière de commander le centrage d'une ligne : celle que vous indique votre manuel. Cette opération s'ordonne soit par le recours à une combinaison de touches du clavier (exemple : commande + majuscule + C), soit par une touche de fonction, soit par l'activation d'une icône à l'aide de la souris. Or, j'ai eu à réviser plusieurs dizaines de textes que des traducteurs ont créés sur des logiciels aussi différents que WordPerfect (MS-DOS) ou Microsoft Word (Macintosh) et il m'a été donné de constater que moins de la moitié d'entre eux s'étaient vraiment donné la peine de bien apprendre cette fonction. Plusieurs en effet centrent un titre en le faisant précéder d'une série d'espaces ou de tabulateurs ou — tant qu'à faire — en combinant les deux méthodes (fig. 1).

Supposons maintenant (fig. 2) que vous avez à taper une série de paragraphes numérotés, de sorte qu'il vous faut aligner vos numéros et vos paragraphes tout en disposant ces derniers en retrait. Si vous utilisez WordPerfect, vous aurez à appliquer la méthode consistant à établir une « marge prov. source » ; Word, pour sa

Voici deux lignes qui ont l'air  
raisonnablement centrées

Voici deux lignes qui ont l'air      raisonnablement  
centrées

**Figure 1.** L'exemple ci-dessus donne une idée des ravages résultant de la méconnaissance du TT. La phrase du haut a été centrée avec des moyens de fortune : la première ligne est précédée de trois espaces, tandis que la seconde a été positionnée à l'aide d'un tabulateur. Si l'on essaie de changer de caractère, soit le positionnement s'effondre. Dans le texte du bas, le centrage a complètement disparu (et pour cause, il n'a jamais été commandé !) et l'espace entre « l'air » et « raisonnablement » résulte de l'insertion d'un tabulateur.

part, vous explique comment déplacer le symbole servant à disposer différemment la première ligne du paragraphe et les lignes subséquentes. Dans un cas comme dans l'autre, il ne faut jamais, au grand jamais, mettre un paragraphe en retrait en disposant un tabulateur au début de chacune des lignes. D'abord, vous perdez énormément de temps. Ensuite, ceux qui se servent de cette méthode ne savent que trop bien à quoi ils s'exposent lorsqu'ils veulent modifier leur texte. Toute suppression ou addition le moins importante les oblige à recommencer la mise en forme du paragraphe. Enfin, cette méthode - à la ritaine - vous empêche de disposer des paragraphes qui soient à la fois en retrait et justifiés.

Tant que vous travaillez seul et que l'on ne vous demande qu'une version papier de votre texte, vous pouvez malgré tout vous en tirer avec des solutions plus ou moins improvisées. Mais lorsque votre document électronique est destiné à être pris en charge par quelqu'un d'autre, les choses risquent de se



gâter. Un paragraphe mal centré ou mis en retrait va inmanquablement se défaire lorsqu'il aura à être modifié.

Il faut savoir en effet que lorsqu'on vous demande de remettre votre texte sur support magnétique, c'est que l'on se propose de lui faire subir différents traitements. Au niveau le plus élémentaire, on vou-

dra probablement le réviser. Dès cette étape, vous compliquez la tâche de celui qui aura à apporter des changements. Mais là ne s'arrête pas les difficultés. Poussées notamment par l'apparition de l'édition, les techniques de conversion entre logiciels de TT ont commencé à s'implanter. Pour performantes qu'elles soient, elles ne peuvent cependant deviner vos intentions. Si le programme de conversion sait reconnaître une commande de centrage ou de mise en retrait, il est tout à fait incapable d'interpréter l'utilisation injustifiée de la barre d'espace ou du tabulateur. Il est à noter à ce propos que les jugements négatifs que l'on entend parfois sur les logiciels de conversion résultent très souvent du fait que le texte a été mal mis en forme au départ.

Même si votre texte n'est pas destiné à la conversion, il y a de bonnes chances qu'on lui donne un habillage typographique qui risque de modifier considérablement votre travail de mise en forme. Là encore, vos erreurs de méthode se répercuteront sur le reste de la chaîne de production.

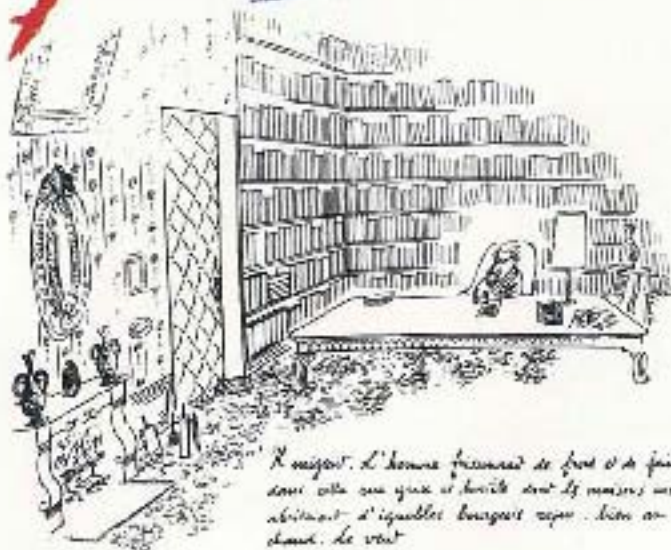
Si vous voulez rester en bons termes avec vos clients et collègues de travail et tous ceux qui auront à traiter vos textes, lisez et relisez vos manuels. L'idéal est de pratiquer ce que l'on pourrait appeler de la lecture préventive : trente minutes par jour pendant un mois pourrait vous faire le plus grand bien. ■

Pierre Marchand

- a) Qu'il est fait ce paragraphe disposé en retrait par rapport à la première ligne. Qui croirait que le travail résulte d'une mauvaise utilisation du traitement de texte? Non seulement l'utilisateur doit-il prendre un temps fou pour parvenir à ses fins, mais encore s'assure-t-il de se faire un ennemi mortel de celui—réviseur ou préparateur pour l'édition—qui aura à faire passer son « œuvre » à l'étape suivante.
- b) Qu'il est fait ce paragraphe disposé en retrait par rapport à la dernière ligne. Qui croirait que le travail résulte d'une mauvaise utilisation du traitement de texte? Non seulement l'utilisateur doit-il prendre un temps fou pour parvenir à ses fins, mais encore s'assure-t-il de se faire un ennemi mortel de celui—réviseur ou préparateur pour l'édition—qui aura à faire passer son « œuvre » à l'étape suivante.
- c) Qu'il est fait ce paragraphe disposé en retrait par rapport à la première ligne. Qui croirait que le travail résulte d'une mauvaise utilisation du traitement de texte? Non seulement l'utilisateur doit-il prendre un temps fou pour parvenir à ses fins, mais encore s'assure-t-il de se faire un ennemi mortel de celui—réviseur ou préparateur pour l'édition—qui aura à faire passer son « œuvre » à l'étape suivante.

**Figure 2.** Le paragraphe du haut a été disposé « à la ritaine ». Pour obtenir l'alignement en retrait de toutes les lignes sauf la première, l'opérateur a inséré un tabulateur chaque fois que s'est effectué le retour automatique en début de ligne. Il peut ainsi donner le change tant et aussi longtemps que quelqu'un n'a pas l'idée d'apporter une modification importante à la présentation du texte. Voyez ce qui arrive (textes du bas) lorsque le même paragraphe — composé en caractère Helvetica — est transformé en Times, puis en Bookman. L'alignement en retrait a complètement disparu et les tabulateurs provoquent des trous aux endroits les plus malenduis.

# ~~A~~uto-révision...



*Il soupire. L'homme fierement se frotte le front  
dans cette rue grise et hostile dont les maisons usées  
abrutissent d'ignobles bourgeois capotés, bien en-  
chaussés, le vent.*



2



3



4



5



*Il soupire. L'homme fierement se frotte le front  
dans cette rue grise et hostile dont les maisons usées  
abrutissent d'ignobles bourgeois capotés, bien en-  
chaussés, le vent.*

Sempé, "Quelques artistes  
et gens de lettres"

## LINGUA

TRADUCTION • ADAPTATION • RÉDACTION • TRAITEMENT DE TEXTES • MICRO-ÉDITION

COMPLEXE SAINT-CHARLES

1111, RUE SAINT-CHARLES OUEST

BUREAU 408

LONGUEUIL (QUÉBEC) CANADA J4K 5G4

TÉLÉCOPIEUR : (514) 646-2726

TÉLÉPHONE : (514) 646-1951

# 1<sup>er</sup> OCTOBRE 1988 : DU NOUVEAU DANS LE MONDE DE LA TRADUCTION

Ce jour-là, Multiscript International Inc. et La langagerie Inc. ont joint leurs forces.

La nouvelle société compte près de 100 employés — traducteurs, réviseurs, rédacteurs, terminologues, personnel de soutien. Elle fait désormais partie du réseau international de cabinets de traduction ALPNET et peut ainsi compter sur l'appui de spécialistes dans le monde entier.

MULTISCRIP/ LA LANGAGERIE possède l'envergure nécessaire à la réalisation de grands projets de traduction, de rédaction et de révision, tout en restant assez souple pour répondre aux urgences et respecter les délais les plus serrés sans sacrifier la qualité du travail.

 **MULTISCRIP/ LA LANGAGERIE**  
Membre du réseau international ALPNET

1200, avenue McGill College  
6<sup>e</sup> étage  
Montréal (Québec)  
H3B 4G7